Palat LII 152 (4

L'AMOUR USÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

DE DESTOUCHES.

Édition revue & corrigée.

A BORDEAUX,

Chez PIERRE PHILLIPPOT, Imprimeur-Libraire
rue St. Jâmes, vis-à-vis celle de Gourgue.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

LISIDOR, *vieux Militaire.*

ISABELLE, *vieille fille.*

DAMON, *ancien ami de Liſidor, & parent d'Iſabelle.*

ANGÉLIQUE, *jeune Orpheline.*

LE CHEVALIER, *Amant d'Angélique.*

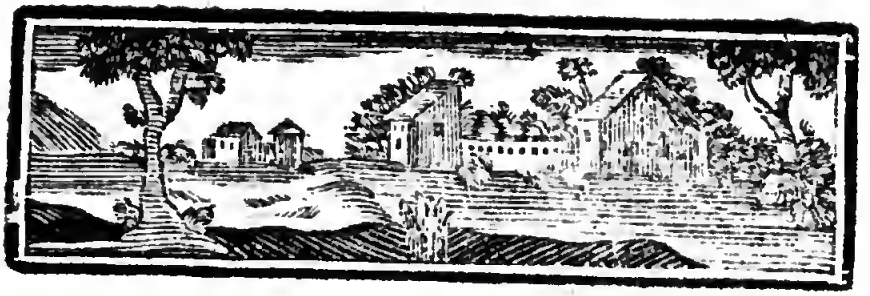
FRONTIN, *Valet-de-chambre de Liſidor.*

LISETTE, *Femme-de-chambre d'Iſabelle.*

LA JONQUILLE.

M. SUBTIL,
M. GRIFFART,
M. PATACLIN,
M. JOÜFLU,
} *Notaires.*

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon de Liſidor.



L'AMOUR USÉ,*

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

VOUS voilà bien rêveuſe, Mademoiſelle ?

ISABELLE.

Ah !

LISETTE.

Vous ſoupirez ?

ISABELLE.

J'en ai bien ſujet.

LISETTE.

Ne ſeroit-ce point une indiſcrétion, que de vous demander ce qui vous afflige ?

* Cette Piece ſe trouve en cinq Actes dans les Œuvres de Mr. Deſtouches : elle tomba à Paris par une cabale, à la premiere repréſentation, ſuivant ce qu'en dit l'Auteur lui-même dans ſa Préface : on a voulu depuis la jouer ſur quelques Théatres de Province ; mais toujours ſans aucun ſuccès ; enfin un des Acteurs de la Troupe de Bruxelles, préſumant que le mauvais ſort de cette Comédie ne pouvoit provenir que de quelques longueurs, qui paroiſſoient en affoiblir le plaiſant,

ISABELLE.

Un mal ſans remede, mon enfant.

LISETTE.

Sans remede! il faut que ce ſoit un mal bien étrange. Vous me le cachez à moi, que vous honorez depuis ſi long-temps de votre confiance?

ISABELLE.

Mon mal n'eſt point caché, Liſette; il n'eſt que trop viſible.

LISETTE.

Il ne l'eſt pas pour moi. Confiez-le-moi donc, je vous en conjure; peut-être y pourrai-je remédier.

ISABELLE.

Cela n'eſt pas poſſible, ni à toi, ma chere Liſette, ni à qui que ce puiſſe être.

LISETTE.

Vous m'effrayez! Mais enfin dites-moi ce que c'eſt?

ISABELLE.

C'eſt que je m'apperçois.... que je ne ſuis plus jeune; & ce qui m'afflige le plus, Liſette, c'eſt que je n'ai jamais tant ſouhaité de l'être.

LISETTE.

J'avoue que je ne connois aucun remede au mal dont vous vous plaignez. Vous ſçavez qu'il y a des ſecrets pour le pallier; mais il n'y en a point pour le guérir.

ISABELLE.

Voilà mon déſeſpoir. Hélas! que ne donnerois-je point pour n'avoir que vingt-ans?

LISETTE.

Si cet âge-là ſe pouvoit racheter, ce ſeroit une marchandiſe bien chere. Mais, après tout, Mademoiſelle, n'êtes-vous pas encore aſſez jeune pour le bonhomme Liſidor, que vous aimez depuis tant d'années? Que ne l'épouſiez-vous il y a vingt ans? Vous ſeriez peut-être veuve de lui préſentement.

ISABELLE.

Plût au Ciel! Un enchaînement d'obſtacles & de traverſes

---

ainſi que l'intérêt, a eſſayé de la racourcir & de la réduire en trois Actes, du mieux qu'il lui a été poſſible; ce qui a réuſſi au-delà de ſon attente, la Piece ainſi élaguée, & l'intrigue reſſeerrée dans des bornes plus étroites, ayant fait tout le plaiſir imaginable à la repréſentation, conformément au principe d'Horace:

Omne ſupervacuum pleno de pectore manat. ART. POET.

Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant,
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.

nous ont empêché de nous marier quand nous nous aimions. Il avoit un tuteur avare & chicaneur, qui jamais n'a voulu lui rendre compte de ſes biens, & qui, pour s'en diſpenſer plus aiſément, vouloit lui faire épouſer ſa fille. De mon côté, j'avois une tante éternelle, dont j'attendois toute ma fortune; tellement que nous n'avons pu terminer alors l'affaire: aujourd'hui mon vieux amant arrive; & comme cette maiſon lui appartient, il m'a priée d'y demeurer & d'en prendre poſſeſſion, ſe propoſant d'y venir loger avec moi.

LISETTE.

Après vous avoir épouſée?

ISABELLE.

C'eſt ce qui me déſole.

LISETTE.

Vous ne l'aimez donc plus?

ISABELLE.

Je te l'avoue. Mais ne me décele pas, Liſette; car j'ai de fortes raiſons pour lui cacher mon changement.

LISETTE.

Comptez ſur ma diſcrétion. Mais ſi votre paſſion eſt uſée, pourquoi ſouhaiter ſi vivement d'être plus jeune que vous n'êtes?

ISABELLE.

Pourquoi? Je n'oſerai jamais te le déclarer; je me le cacherois à moi-même, ſi cela m'étoit poſſible.

LISETTE.

Ah! ſi j'oſois gager contre ma Maîtreſſe, je gagerois que je devine.

ISABELLE.

Que devines-tu, mon enfant?

LISETTE.

Qu'une nouvelle inclination.....

ISABELLE.

Taiſez-vous, Liſette.

LISETTE.

Je me tairai ſi vous voulez; mais en ſera-t-il moins vrai que quelque jeune-homme aimable a ſurpris votre cœur? Tenez, par exemple, vous allez, au moins deux ou trois fois chaque jour, chez votre couſine Célimene, qui vous étoit fort indifférente il n'y a pas trois mois. Pourquoi ces fréquentes viſites? Qu'avez-vous vu chez elle qui vous y attire ſi ſouvent?

ISABELLE.

Ah! J'y ai vu.... Te le dirai-je?

LISETTE.

Je crois que vous ferez bien.

ISABELLE.

J'ai vu....

LISETTE.

Achevez, s'il vous plaît.

ISABELLE.

Je ne ſçaurois.

LISETTE.

Oh! je m'en vais achever, moi; vous y avez vu ce jeune Chevalier dont elle vous avoit tant vanté la figure, l'eſprit & les graces. Vous l'aurez regardé; il vous aura dit quelques douceurs; vous les aurez écoutées.... par complaiſance.

ISABELLE.

Oh! oui, par pure complaiſance.

LISETTE.

La complaiſance aura fait naître le goût; le goût ſera devenu par degré une paſſion ſi douce & ſi vive, qu'il vous eſt impoſſible de vous en défendre. N'eſt-ce pas là l'hiſtoire?

ISABELLE.

Je ſuis bien honteuſe de te l'avouer; car elle prouve que je ſuis inconſtante.

LISETTE.

Voyez le grand malheur! Y a-t-il rien de plus naturel à notre ſexe, que de changer d'inclination? Eſt-ce notre faute, ſi nos cœurs ſont volages, & ſi nos paſſions ſont ſitôt uſées? La vôtre n'a que trop duré; & je vous regardois comme un prodige. D'ailleurs, quel eſt l'amant de ſoixante ans qui pourroit tenir dans le cœur d'une femme, contre un amant qui n'en a que vingt-deux? Cela ſeroit contre toutes les regles.

ISABELLE.

Paix. Quelqu'un entre ici.

SCENE II.

LA JONQUILLE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE *à la Jonquille.*

QUe veux-tu ?

LA JONQUILLE.

C'eſt Monſieur Damon, Mademoiſelle, qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Dis-lui que je n'y ſuis pas.

LA JONQUILLE.

Dame ! Je lui ai dit que vous y étiez.

ISABELLE.

Eh bien ! va-t-en lui dire que je n'y ſuis plus.... Attends : dis-lui que je ſuis malade, & que je ne vois perſonne.... Mais non, allez, Liſette, allez lui parler vous-même, & faites enſorte qu'il me laiſſe en repos. Vous avez de l'eſprit ; ajuſtez cela, & revenez au plus vîte.

SCENE III.

ISABELLE *ſeule.*

DAmon veut me parler ! Quoi ! Cet homme-là m'obſédera toujours ! Je ne pourrai jamais m'en défaire ! Que me veut-il ? Ne ſoupçonneroit-il point ma nouvelle paſſion ? M'auroit-il épiée juſques chez ma couſine ? J'en meurs de peur. Il eſt d'une ſagacité que je redoute ; & un amant maltraité a des yeux d'Argus. Mais je me fais des frayeurs paniques, ma couſine eſt ſûre & diſcrette ; & je me ſuis conduite avec tant de précaution, qu'il eſt impoſſible qu'on me ſoupçonne.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

EH bien, Liſette ?

LISETTE.

Je viens de congédier Mr. Damon le plus honnêtement du monde; mais malgré tous mes menſonges polis, il m'a paru piqué du compliment, & il m'a dit, en remontant en carroſſe, qu'il repaſſeroit ici bientôt, pour ſçavoir ſi Mr. Liſidor ſeroit arrivé.

ISABELLE.

Que lui importe qu'il arrive ou non ? Damon fait ſon plaiſir de me tourmenter, & d'être le fléau de ma vie.

LISETTE.

Mais auſſi vous le haïſſez bien.

ISABELLE.

Je le hais.... tout ce qu'on peut haïr.

LISETTE.

En vérité, je ne comprends pas comment vous l'avez pris ſi fort en averſion ; car tout le monde convient qu'il a bien de l'eſprit, & que c'eſt l'homme de France le plus généreux.

ISABELLE.

Tout cela eſt vrai. La raiſon m'a ſouvent parlé pour lui. Mais eſt-ce la raiſon qui nous fait aimer ?

LISETTE.

C'eſt bien plus ſouvent la folie.

ISABELLE.

Hélas ! cela n'eſt que trop vrai. Par exemple, ne ſuis-je pas folle de vouloir rompre des engagemens raiſonnables, pour épouſer un jeune étourdi ?

LISETTE.

Quoi ! Mademoiſelle, vous voulez épouſer le Chevalier?

ISABELLE.

Oui, mon enfant ; il faut que je l'épouſe, ou que je meure.

LISETTE.

Après tout, il vaut mieux faire une folie que de mourir. Mais que dira Liſidor ?

ISABELLE.

Je vais te parler à cœur ouvert; Liſidor doit arriver aujourd'hui,

jourd'hui, peut-être dans le moment. Il faut que tu m'aides à lui perſuader que je l'aime toujours, & à lui cacher que j'en aime un autre.

LISETTE.

Ne vous mettez point en peine. J'aime ces petites manœuvres à la folie, & j'y réuſſis merveilleuſement.

ISABELLE.

Mais ce n'eſt pas tout : il va me preſſer de l'épouſer; il s'agit d'éluder la propoſition, & de le dépaïſer le mieux que nous pourrons, juſqu'à ce que j'aie épouſé le Chevalier.

LISETTE.

Mais dépêchez-vous donc.

ISABELLE.

Mes meſures ſont fort avancées. Je m'en vais de ce pas chez mon Notaire, qui m'a promis un ſecret inviolable. Dès demain, dès ce ſoir même, je me marie, ſi, comme je n'en doute point, le Chevalier a le même empreſſement que moi.

LISETTE.

Mais comment demeurerez-vous enſemble ; car vous m'avez dit que Liſidor venoit occuper ici un appartement ?

ISABELLE.

Laiſſe-moi faire, je le ferai conſentir à recevoir céans le Chevalier, ſans qu'il en conçoive le moindre ſoupçon.

LISETTE.

L'idée me paroît ſinguliere, & même très-plaiſante. Mais allez vîte chez votre Notaire. Je vais attendre ici Liſidor; & je le dépaïſerai ſi bien, que vous aurez loiſir de vous arranger.

ISABELLE.

Sur-tout, garde-moi bien le ſecret.

LISETTE.

Allez, Mademoiſelle, vos affaires ſont en bonnes mains.

SCENE V.

LISETTE *ſeule.*

LA vieille folle ! s'entêter d'un jeune godelureau, & vouloir tromper un ancien Amant ! Un honnête homme ! Monſieur Liſidor ! Le meilleur de tous les humains ! Par ma foi, cela n'eſt pas bien. Mais moi, qui moraliſe, ne lui ai-je pas promis de la ſeconder? Cela eſt vrai ; & je ſens que ma con-

cience en murmure. Oh ! ma conſcience, ma conſcience !... Elle prendra patience, s'il lui plaît ; quand mon intérêt parle, c'eſt à elle à ſe taire.

SCENE VI.

DAMON, LISETTE.

DAMON *entrant myſtérieuſement*

Liſette ?

LISETTE *d'un air ſurpris.*

Qui eſt-ce ? Ah ! c'eſt vous, Monſieur Damon ! Quoi ! déjà de retour ? Je vous croyois bien loin d'ici.

DAMON.

J'ai fait ſemblant de me retirer, & je me ſuis tenu en embuſcade au détour de la rue. Dès que j'ai vu ta Maîtreſſe ſortie, je ſuis entré pour te dire un mot.

LISETTE.

Dépêchez-vous, je vous prie ; car ſi ma Maîtreſſe me ſurprenoit avec vous, je lui deviendrois très-ſuſpecte ; elle vous craint comme la peſte.

DAMON.

Et elle me hait à proportion, n'eſt-il pas vrai ?

LISETTE.

C'eſt la plus belle haine qu'on ait jamais ſentie.

DAMON.

Je m'en apperçois depuis long-temps ; & c'eſt l'unique récompenſe que j'aie reçue de mes aſſiduités & de mes ſervices.

LISETTE.

Pourquoi vous obſtinez-vous donc à la voir ?

DAMON.

Pour la déſeſpérer. Je me venge par-là de ſes mépris & de ſes injuſtices.

LISETTE.

Vous y réuſſiſſez à merveille ; car je puis vous aſſurer, ſans vous flatter, que le plus grand de ſes chagrins, c'eſt de ne pouvoir ſe défaire de vous.

DAMON.

Tant mieux. Je prendrai ſoin, je t'aſſure, de mettre ſa haine en action.

LISETTE.

Vous aimez donc bien la vengeance ?

DAMON.

Je t'avoue que j'en fais tous mes délices, en la bornant néanmoins au ſimple amuſement ; mais toutes les fois que je gêne ta Maîtreſſe, que je la dérange, que je l'embarraſſe, je ſuis au comble de mes vœux. Souvent elle perd patience ; elle me bruſque, elle me gronde, elle me chaſſe ; & tout cela me réjouit infiniment.

LISETTE.

Voilà un plaiſir tout nouveau, & votre caractere eſt original.

DAMON.

Avec tout cela, je l'empêche quelquefois de ſe donner de grands travers; ce que je crois devoir faire en qualité de parent.

LISETTE.

Oh ! c'eſt un ſervice que vous pourrez encore lui rendre bien plutôt que vous ne penſez.

DAMON.

A quelle occaſion ?

LISETTE.

Vous le ſçaurez quand il en ſera temps.

DAMON.

Tiens, Liſette, voilà dix louis, ne me déguiſe rien.

LISETTE.

Gardez votre argent, & donnez-vous patience; car je vous déclare que je ne veux encore rien vous dire. Il faut que je prenne conſeil d'un homme que j'attends aujourd'hui.

DAMON.

Quel homme ?

LISETTE

C'eſt le valet-de-chambre de votre ancien ami Monſieur Liſidor.

DAMON.

Et ce galant homme eſt donc votre conſeil ?

LISETTE.

Oui Monſieur.

DAMON *en riant.*

Par conſéquent votre Amant ?

LISETTE.

Oh ! vous voulez tout ſçavoir. Mais je vous avertis que je ne dis jamais que ce que je veux.

DAMON.

Pour une fille, c'eſt une grande vertu. Vous ne voulez donc point de mes dix louis?

LISETTE.

Je ne dis pas cela: & je les prendrai... par complaiſance, pourvu que vous me laiſſiez maîtreſſe de mon ſecret.

DAMON *lui préſentant ſa bourſe.*

Tant que tu voudras; mais à condition que tu ne le garderas pas toujours.

LISETTE.

Nous verrons ce que Frontin décidera.

DAMON.

Il arrive avec Liſidor apparemment?

LISETTE.

Oui Monſieur.

DAMON.

Eh, dis-moi, mon enfant, Iſabelle eſt-elle bien ravie de l'arrivée de ſon vieux Amant?

LISETTE.

Hom, hom!

DAMON.

Quoi?

LISETTE.

Hé, hé!

DAMON.

Pas trop, n'eſt-ce pas?

LISETTE

Oh! vous êtes trop dangereux, Monſieur.

DAMON.

Sans adieu, Liſette.

LISETTE.

Juſqu'au revoir Monſieur.

DAMON.

Or ça, je me recommande à Mr. Frontin.

LISETTE.

Je vous procurerai ſes bonnes graces, & j'oſe me vanter que je puis les promettre, quand je ſuis ſûre qu'on les payera tout ce qu'elles valent.

DAMON.

Je t'entends. Et moi je ne plains point la dépenſe, quand il s'agit de me ſatisfaire.

LISETTE.

Sur ce pied-là, Monſieur, nos talens ſont à votre ſervice.

(*Damon ſort, & Liſette reſte.*)

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

VOilà donc le bon homme Liſidor qui va arriver. Il faut que je l'attende ici de pied ferme, pour le ſonder, pour le dépaïſer & pour le faire donner dans le panneau : ce ſont là, ſi je m'en ſouviens, les trois points de mon inſtruction ; reſte à les exécuter : je me ſens de merveilleuſes diſpoſitions à y réuſſir, & j'oſerois même répondre du ſuccès, ſi j'avois concerté mes manœuvres avec mon aimable Frontin. Sans doute il ne peut tarder, ainſi que ſon Maître ; car on les attend à tout moment. Mais le voici juſtement lui-même fort à propos.

SCENE VIII.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

HÉ ! c'eſt toi, mon pauvre Frontin ?

FRONTIN.

Moi-même, en propre original.

LISETTE.

Que j'ai de joie de te revoir !

FRONTIN.

Que je vais avoir de plaiſir de t'embraſſer !

LISETTE.

Tout doux, Monſieur Frontin. Songez que nous devons nous marier, & qu'il n'eſt pas ſéant que votre future épouſe vous laiſſe prendre des libertés d'avance.

FRONTIN.

Tu les rabattras.

LISETTE.

Non, non, je ne veux rien rabattre.

FRONTIN.

Mais ſonge donc, mon adorable, qu'il y a cinq ans que je ne t'ai vue.

LISETTE.

Je n'y ai que trop ſongé.

FRONTIN.

Mais, là, ſérieuſement, tu m'aimes donc toujours ?

LISETTE.

Comme le premier jour que je t'aimai.

FRONTIN.

Et moi, je t'aime comme le premier jour que je te vis. Ton minois, ta vivacité, ton eſprit, me tournerent la cervelle.

LISETTE.

Et préſentement, comment me trouves-tu ?

FRONTIN.

Je te trouve embellie ; c'eſt tout le changement que je remarque en toi.

LISETTE.

Oh, oh ! tu es devenu bien galant ! tel Maître, tel Valet. On voit bien que tu es au ſervice du plus amoureux & du plus conſtant de tous les hommes.

FRONTIN.

Pour amoureux, oui. Pour conſtant, néant.

LISETTE.

Comment ? Monſieur Liſidor n'eſt plus amoureux de ma Maîtreſſe.

FRONTIN.

Non, ma chere ; mais je lui ai fait ſerment de n'en rien dire ; & tu vois bien que ma conſcience ne me permet pas de te révéler ſon ſecret.

LISETTE.

Ta conſcience me paroît auſſi délicate que la mienne. Laiſſons-les parler, & allons notre train. Si ton Maître eſt inconſtant, ma Maîtreſſe eſt infidelle.

FRONTIN.

Tout de bon ?

LISETTE.

Oui. Elle aime un jeune Chevalier.

FRONTIN.

Il eſt amoureux d'une Orpheline de dix-neuf ans.

LISETTE.

Son Chevalier n'a pas un ſou.

FRONTIN.

Sa Poulette n'a pas une obole.

LISETTE.

Elle veut ſe marier ſecretement avec lui.

FRONTIN.

Il veut ſe marier ſecretement avec elle.

LISETTE.

Elle m'a fait confidence de ſon deſſein, afin que je l'aide à tromper Liſidor.

FRONTIN.

Et il m'a confié ſon projet, afin que je l'aide à tromper Iſabelle.

LISETTE.

Bon ; inconſtance réciproque. Tout eſt égal des deux côtés, & je m'en réjouis de tout mon cœur.

FRONTIN.

Tu as raiſon. Jamais nous n'aurons une plus belle occaſion de faire fortune. Quand nos Maîtres nous confient leurs ſecrets, ils ſont à notre diſcrétion ; leur bourſe nous eſt ouverte, tant qu'ils ont beſoin de nous. Faiſons bien valoir ce beſoin, & preſſurons vivement.

LISETTE.

Va, va, je m'en tire comme une autre.

FRONTIN.

Et c'eſt mon fort à moi. Je puis dire ſans me vanter, que j'ai toujours eu une vive inclination pour l'argent ; mais tiens, depuis que j'ai deſſein de t'épouſer, ce n'eſt plus une inclination, c'eſt une fureur. J'ai déjà fait ma main fort honnêtement. Il faut augmenter nos fonds. C'eſt à quoi nous allons travailler tous deux. Mais ſéparons-nous, mon enfant, de peur qu'on ne ſoupçonne notre intelligence. Mon Maître va venir dans le moment, s'il peut ſe réſoudre à quitter ſa nouvelle Maîtreſſe ; car il ne la perd guere de vue.

LISETTE.

Apprends-moi qui elle eſt, je te prie ?

FRONTIN.

C'eſt une perſonne de très-bonne famille. A quatre ans elle perdit ſa mere. Son pere, vieux Officier, brave homme, mais homme de plaiſir, ayant mangé ſon bien au ſervice, une Majorité de Place, avec une penſion modique, faiſoient toute ſa richeſſe. Il eſt mort depuis ſix mois, & toute ſa richeſſe eſt morte avec lui.

LISETTE.

Belle ſucceſſion !

FRONTIN.

La pauve Angélique, ſa fille, qui vivoit ſous la direction d'une vieille tante, s'eſt trouvée ſans autre reſſource que celle de ſa jeuneſſe.

LISETTE.

Ah ! le mauvais fonds, ſi la fortune ne le fait pas valoir !

FRONTIN.

C'eſt en Flandre que mon Maître l'a vu dans ce triſte état. Il a commencé par avoir pitié de cette belle affligée. La pitié s'eſt tournée en amour, & l'amour en propoſition de mariage.

LISETTE.

Et la belle a pu l'écouter de la part d'un Amant ſi ſuranné.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas la belle qui a écouté, c'eſt ſa tante. Flattées d'un mariage ſecret, qu'on leur propoſe avec des avantages conſidérables, elles ſe ſont laiſſées conduire à Paris, où le bon homme les tient cachées depuis trois jours, très-impatient de conclure ce mariage, dont le contrat eſt déjà dreſſé, & dont il fixera le jour dès qu'il aura pu rompre ſes engagemens avec Iſabelle. Mais j'apperçois le bon homme. Tenons-nous ſur nos gardes; car il eſt fin & ſoupçonneux.

SENE IX.

LISIDOR, LISETTE, FRONTIN.

LISIDOR.

AH! te voilà, Liſette? Bon jour, fripponne. Comment te portes-tu? Comment ſe porte ta Maîtreſſe? Eſt-elle ici, hem? Que te diſoit Frontin? Que lui répondois-tu? Y a-t-il long-temps que vous êtes enſemble?

LISETTE *fort vîte.*

Bon jour, Monſieur. Je me porte bien. Ma Maîtreſſe eſt en bonne ſanté. Elle vient de ſortir. Frontin ne m'a rien dit. Je ne lui ai rien répondu. Il n'y a pas une minute qu'il eſt avec moi.

LISIDOR.

La réponſe eſt vive & préciſe. Cette fille a de l'eſprit, à ce qu'il me ſemble.

FRONTIN.

Et du plus fin : je m'y connois.

LISETTE.

Quand je n'en aurois point du tout, je ſers une Maîtreſſe qui en a tant, qu'il faudroit que je fuſſe imbécille, ſi je n'en prenois pas quelque teinture.

LISIDOR.

LISIDOR.

Iſabelle effectivemeet eſt la perſonne du monde la plus ſpirituelle.

LISETTE.

Et la plus charmante.

LISIDOR.

Oui, oui, je me ſouviens qu'elle l'étoit autrefois.

LISETTE.

Autrefois? Elle eſt bien encore.

LISIDOR.

Je le veux croire. Mais ſi tu l'avois vue il y a trente ans.

LISETTE.

Mon Dieu, ne datez pas de ſi loin. Un Amant bien tendre doit ignorer l'âge de ſa Maîtreſſe.

LISIDOR.

Oui, quand rien ne l'en fait ſouvenir.

LISETTE.

C'eſt le cas où vous êtes. Il y a des beautés éternelles.

LISIDOR.

Oh! elles ſont donc bien rares?

LISETTE.

Vous en retrouverez une ici. Elle n'a preſque rien perdu de ſes charmes, ni vous non plus, en vérité.

LISIDOR.

Crois-tu cela, fripponne?

LISETTE.

Oui, je le crois, & ma Maîtreſſe va vous le confirmer.

LISIDOR.

Hom! j'ai bien peur du contraire. Les années, les fatigues de la guerre, ont furieuſement altéré mes traits.

LISETTE.

Vos traits ne vous donnent que trente ans tout au plus.

LISIDOR.

Ils cachent donc la moitié de mon âge?

LISETTE.

Vous avez beau vous dénigrer, vous n'y gagnerez rien; car iſabelle vous aime avec une paſſion, une tendreſſe, une fidélité...

FRONTIN.

Oh! en ce pays-ci les femmes ſont ſi fidelles.

LISIDOR.

Parbleu, le pays eſt donc bien changé?

LISETTE.

Je vais annoncer votre retour à Mademoiſelle, pour lui procurer au plutôt le plaiſir inexprimable de vous revoir.

LISIDOR.

Je te ſuis obligé ; mais ſi elle a quelque affaire preſſante, ne l'en détourne pas. Entends-tu, Liſette ?

LISETTE.

Ah ! Monſieur, que dites-vous ? Sa plus preſſante affaire eſt celle de jouir de votre agréable préſence. Sans adieu, Monſieur. Ne vous impatientez pas, je vous prie ; je vais vous l'envoyer le plutôt qu'il me ſera poſſible.

SCENE X.

LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

J'Enrage de bon cœur.

FRONTIN.

Voilà une perſonne qui vous aime furieuſement.

LISIDOR.

Qui, Liſette ?

FRONTIN.

Non pas, non pas. Votre Maîtreſſe.

LISIDOR.

Quelle Maîtreſſe ?

FRONTIN.

Eh parbleu, l'ancienne.

LISIDOR.

L'ancienne ! l'ancienne ! je ne le vois que trop. Je ſuis bien malheureux ! Tout le monde ſe plaint que les femmes ſont inconſtantes ; & moi j'enrage de les trouver trop fidelles.

FRONTIN.

Il faut que votre étoile ſoit bien maligne. Mais dans l'humeur où je vous vois, vous allez rompre bruſquement avec Iſabelle ?

LISIDOR.

La peſte, que je n'ai garde : le dépit, la jalouſie ſe mettroient d'abord en campagne. On pourroit découvrir mes nouveaux engagemens, & les rompre en vertu des anciens, qui ſont des plus forts, comme tu ſçais.

FRONTIN.

Vraiment oui, je le ſçais. Si votre ſecret tranſpire, vous êtes perdu.

LISIDOR.

Prends bien garde de le laiſſer échapper.

FRONTIN.

J'y fais mon poſſible ; mais j'ai bien de la peine à le retenir.

LISIDOR.

Comment, coquin, tu ſerois homme à me trahir ?

FRONTIN.

Non, je ſuis à toute épreuve. Mais ſi l'on alloit m'offrir de l'argent ?

LISIDOR.

Il n'y a pas long-temps que je t'ai donné trente piſtoles.

FRONTIN.

Cela eſt vrai : mais trente autres encore me rendroient bien plus ſûr de moi.

LISIDOR.

Tiens, les voilà, es-tu content ?

FRONTIN.

Cela me rend les forces.

LISIDOR.

(*A part.*)

Le frippon ! Ah ! morbleu, voici ma vieille Maîtreſſe. Cours vîte où tu ſçais, & dis à mon adorable que je la rejoindrai bientôt.

SCENE XI.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE *accourant.*

Eſt-ce bien lui-même ? Me m'a-t-on point flattée ? Non ; c'eſt une vérité, vérité charmante ! Je vous revois donc, mon cher, mon bien aimé Liſidor !

LISIDOR.

Ah belle, mon aimable, ma charmante Iſabelle !

ISABELLE.

Je vis dans une joie...

LISIDOR.

Et moi dans un tranſport...

ISABELLE.

Qui me bouleverſe les ſens.

LISIDOR.

Qui me fait extravaguer.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

LISIDOR.

Je me meurs.

ISABELLE.

Tâchons de nous remettre; car en vérité cet état-là eſt trop violent...

LISIDOR.

Oui, ſi violent que j'ai bien de la peine à le ſoutenir.

ISABELLE.

L'excès de la joie eſt ſi dangereux!

LISIDOR.

Oui. La joie exceſſive glace le ſang.

ISABELLE.

Cela eſt vrai, au moins. Le froid me prend depuis la tête juſqu'aux pieds.

LISIDOR.

Je vous en offre autant. Je me ſens tout-à-coup.... preſqu'auſſi froid qu'un marbre.

ISABELLE.

Voyez l'effet du ſaiſiſſement!

LISIDOR.

Oh! je ſuis ſi ſaiſi, ſi ſaiſi... que je n'ai pas la force de vous regarder.

ISABELLE.

Moi, je vous regarde; mais c'eſt avec une certaine nonchalance... un certain ſang-froid... qu'on prendroit pour de l'indifférence.

LISIDOR.

Voilà comme je ſuis. Les grandes paſſions ont pourtant des ſymptômes bien étranges!

ISABELLE.

Il faut les ſentir pour les connoître. Mais eſſayons de nous calmer, mon cher Liſidor. Voyons-nous... regardons-nous... parlons-nous comme... ſi... nous ne nous aimions plus.

LISIDOR.

C'eſt juſtement ce que j'allois vous propoſer.

ISABELLE.

Rien n'eſt ſi beau que de ſe poſſéder.

LISIDOR.

Oui, la tranquillité d'ame eſt une grande vertu: c'eſt la ſource de la ſanté. Les paſſions, au contraire, mettent l'eſprit hors de ſon aſſiette, & précipitent la circulation.

ISABELLE.

Oui, cela cauſe des.... agitations.

LISIDOR.

Qui ſont très-inquiétantes. Tenez, voulez-vous que je vous diſe ? Quand on n'eſt plus jeune, il ne faut plus s'occuper que de ſa ſanté.

ISABELLE.

A propos de ſanté, comment va la vôtre ?

LISIDOR.

Mal, depuis quelque temps.

ISABELLE,

Hélas ! je ſuis tout de même. Ne me trouvez-vous pas bien changée ?

LISIDOR.

Aſſurément, vous me paroiſſez toujours très-aimable. Mais, à vous dire le vrai, vous n'êtes plus la même. Et moi, comment me trouvez-vous ; là ſans flatterie ?

ISABELLE.

Toujours charmant. Mais vous n'êtes plus ſi jeune, ſi frais, ſi diſpos que vous étiez.

LISIDOR.

Vraiment non, je ne ſuis plus ſi jeune. Je me ſens même quelquefois d'une foibleſſe, d'un anéantiſſement, qui vous feroient pitié.

ISABELLE.

Et moi, mon pauvre ami, je n'ai plus de goût pour rien. Le rhume ne me quitte point ; je touſſe jour & nuit.

(*Elle touſſe.*)

LISIDOR.

Je ſuis préciſément dans le même état. (*Il touſſe.*) Au point que je crains même d'être pulmonique. (*Ils touſſent tous deux.*)

ISABELLE.

Je vois que nous ſommes confiſqués. Quelle pitié ! Mais tenez, malgré nos infirmités, il faut nous aimer toujours.

LISIDOR.

C'eſt bien dit, aimons-nous toujours ; & nous nous en tiendrons là, tant que nous le jugerons à propos.

ISABELLE.

Oui, oui, rien ne nous preſſe. Vivons dans une bonne petite amitié. C'eſt quelque choſe de ſi doux que l'amitié !

LISIDOR.

Oui, l'amitié n'eſt point incommode, point inquiete, point turbulente, comme l'amour.

ISABELLE.

Oh, fi, l'amour ! il eſt ridicule à notre âge.

LISIDOR *d'un ton gai.*

Vous ne m'aimez donc plus, ma charmante ?

ISABELLE.

Ce n'eſt pas cela que je veux dire ; mais ſeulement qu'il faut nous aimer ſans nous en parler.

LISIDOR.

Vous avez raiſon ; & je veux être un coquin ſi je vous en parle de ma vie.

SCENE XII.

DAMON, LISISDOR, ISABELLE.

DAMON.

AVec votre permiſſion, Mademoiſelle, il faut que j'embraſſe mon cher Liſidor. J'apprends votre retour avec joie, & je viens, comme votre plus ancien ami, vous féliciter l'un & l'autre de ce qu'enfin vous voilà réunis. Perſonne ne prend plus de part que moi, je vous jure, au plaiſir que vous reſſentez tous deux.

LISIDOR *froidement.*

Je vous en rends mille graces, mon cher Damon.

ISABELLE *ſur le même ton.*

Monſieur, vous nous faites bien de l'honneur.

DAMON.

Oh, oh ! qu'eſt-ce que cela veut dire ? Je croyois vous trouver dans les tranſports, dans les raviſſemens, dans les extaſes, & vous voilà preſque immobiles.

ISABELLE.

C'eſt que la ſurpriſe....

LISIDOR.

Oui, la ſurpriſe....a des effets.... bien ſurprenans.

DAMON.

D'accord. Mais vous devriez en être remis, & vous moigner réciproquement....

ISABELLE.

Vous ne ſongez pas que nous ne ſommes plus jeunes, & que ce qui nous convenoit autrefois, ſeroit très-ridicule aujourd'hui ?

LISIDOR.

Tenez, nous nous aimons préſentement comme des perſonnes raiſonnables doivent s'aimer. L'amour guide la jeuneſſe; la vieilleſſe guide l'amour.

DAMON.

Hom! il eſt bien foible quand il ſe laiſſe mener.

ISABELLE.

Pour moi, je ne ſuis plus amoureuſe que de la raiſon.

DAMON.

Si bien que c'eſt la raiſon qui va vous marier? Tant mieux. Un mariage de raiſon eſt toujours plus heureux qu'un mariage d'inclination. Rien ne s'oppoſe plus au vôtre; & je ne doute point que vous n'en ayez fixé le jour. A quand la noce? J'y veux danſer, je vous en avertis.

ISABELLE.

Nous n'avons encore rien déterminé ſur cela.

LISIDOR.

Que diable! Eſt-ce qu'on débute d'abord par un mariage? Vous ne nous donnez pas le temps de reſpirer. C'eſt une affaire qu'il faut préparer à loiſir.

DAMON.

Eh! mon Dieu, il y a ſi long-temps que vous vous préparez. Il me ſemble que tout ce qui vous reſte à faire, c'eſt de ſigner la minute du contrat que Mr. Subtil a dreſſé pour vous il y a vingt-cinq ans.

ISABELLE.

Oh! Il y a bien des clauſes à réformer dans cette minue-l à.

LISIDOR.

Sans doute. Il faut la relire à tête repoſée, & en peſer mûrement tous les articles.

ISABELLE.

On ne penſe pas à un certain âge comme on penſe dans ſa jeuneſſe.

LISIDOR.

Vraiment non; les diſpoſitions ſont bien différentes ma foi! Par exemple, quand nous dictâmes la minute de notre contrat, nous pouvions nous flatter de nous donner des enfans; & moi qui vous parle, j'aurois bien répondu alors d'une poſtérité nombreuſe; mais aujourd'hui je n'oſerois pas même compter ſur le moindre petit héritier.

ISABELLE *à Damon.*

Voyez quelle révolution! Vous jugez bien qu'étant auſſi riches que nous le ſommes, il faut que nous prenions de ſa-

ges précautions, par rapport aux biens que nous pourrons laiſſer.

DAMON.

Vous voilà bien embarraſſez ! Il faut ſtipuler dans le contrat, que vous laiſſez vos biens au dernier vivant ; c'eſt ainſi qu'en uſent des perſonnes qui s'aiment auſſi tendrement que vous faites, & qui craignent de mourir ſans héritier.

ISABELLE.

Vous avez raiſon. Mais.....

DAMON.

Quoi ! mais.....

ISABELLE.

Il faut que vous ſçachiez que j'ai un Neveu....

LISIDOR.

Vous avez un Neveu dà ?

ISABELLE.

Oui, un Neveu que j'aime paſſionnément, & à qui je veux aſſurer la plus grande partie de ma ſucceſſion.

LISIDOR.

Cela eſt très-raiſonnable.

DAMON.

Comment ? Vous approuvez cela ?

LISIDOR.

Pourquoi non, puiſque je ſuis dans le même cas ? J'ai une Niece charmante.... que j'aime à l'adoration, & que je veux faire auſſi mon héritiere.

DAMON.

Voilà de bons parens !

ISABELLE.

Y a-t-il rien de plus naturel ?

LISIDOR.

Tenez, ma chere Iſabelle, il me vient une idée, qui, je crois, ne vous déplaira pas. J'ai envie, ſi vous le trouvez bon, d'envoyer chercher ma Niece au plutôt, & de lui donner céans un appartement ; elle eſt jeune, & ſans expérience ; vous avez de l'eſprit ; vous êtes ſage & prudente. Faites-moi la grace, ma chere amie, de la prendre ici ſous votre direction.

ISABELLE.

Volontiers, pourvu que vous preniez mon Neveu ſous la vôtre, & que vous conſentiez qu'il demeure avec nous. C'eſt un bon enfant, un joli garçon ; mais il eſt ſi jeune, ſi étourdi, ſi folâtre, qu'on ne peut veiller de trop près à ſa conduite.

LISIDOR.

LISIDOR.

C'eſt un emploi fatiguant, à la vérité ; mais je m'en charge de tout mon cœur, par reconnoiſſance de ce que vous voulez bien faire pour ma Niece.

ISABELLE.

Je vous réponds d'elle.

LISIDOR.

Et moi, de votre Neveu

ISABELLE.

Pour vous prouver d'avance combien votre Niece m'eſt chere, je vous promets que je lui ferai un préſent qui ne ſera pas indigne d'elle.

LISIDOR.

Je vous en remercie de tout mon cœur; & je vous jure que j'en uſerai de même à l'égard de votre cher Neveu.

DAMON.

Parbleu, vous m'étonnez bien tous deux. Je ne vous avois jamais entendu parler de ce Neveu, ni de cette Niece.

ISABELLE.

Vous ne ſçavez pas que j'avois une ſœur mariée en Bretagne ?

LISIDOR

Et moi, un frere établi en Provence ?

DAMON.

En Provence ? C'eſt ce que j'ignorois.

LISIDOR.

Cela eſt vrai pourtant.

DAMON *à Iſabelle.*

Et pour ce qui eſt de votre ſœur, Mademoiſelle, on a toujours dit qu'elle étoit morte ſans enfans.

ISABELLE.

Sans enfans ! En vérité, je vous trouve admirable ! Ma ſœur aura été mariée vingt ans ſans avoir eu du moins un fils ? Quand vous le verrez ici, qu'aurez-vous à dire,

DAMON.

Pas le mot.

LISIDOR.

Et quand ma Niece paroîtra, que pourrez-vous m'objecter ?

DAMON.

Oh ! rien du tout.

ISABELLE.

Eh bien, je m'en vais chercher mon Neveu. Bon jour.

LISIDOR.

Et moi, ma Niece. Bon ſoir.

SCENE XIII.

DAMON *ſeul.*

OUais! je ne comprends rien à tout ceci. Point de joie de ſe revoir ; plus d'empreſſement de ſe marier : l'un ne paroît occupé que de ſa Niece ; l'autre ne penſe qu'à ſon Neveu. Voilà un Neveu & une Niece qui me ſont bien ſuſpects ! Cela pique ma curioſité. D'ailleurs, on veut ſe cacher de moi, je le ſens bien, & j'en ſuis vivement offenſé. J'entrevois un myſtere que je ne puis pénétrer encore ; mais il faut que j'en vienne à bout, à quelque prix que ce ſoit. Ce ſera pour moi un régal délicieux, & un vrai plaiſir ne coûte jamais trop.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE *ſeule.*

MOn Notaire a fait ce que je deſirois. Je ſuis très-contente de la minute ; mais je n'oſe encore la ſigner. Les engagemens que j'ai contractés avec Liſidor, ſont de nature à ne pouvoir ſe rompre que d'un conſentement mutuel. C'eſt à quoi il faut parvenir enfin, & j'eſpere que ce ſera bientôt.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

AH ! vous voilà, Mademoiſelle ? Je ne ſçavois pas que vous fuſſiez rentrée ; & je me meurs d'impatience de ſçavoir comment vous vous êtes tirée de votre premiere entrevue avec Liſidor.

ISABELLE.

Le mieux du monde, ma chere Liſette. Liſidor eſt le mortel le plus docile & le plus crédule qui ſoit jamais né. Plus de ſoupçons, plus de défiance, plus de jalouſies. C'eſt un mouton, ou pour mieux dire, c'eſt un idiot.

LISETTE.

Il a donc bien changé ?

ISABELLE.

Je ne le reconnois pas. Mais je n'ai garde de m'en plaindre. Je voudrois qu'il fût encore plus ſtupide & plus imbécille. Après tout, que puis-je deſirer davantage ? Il conſent que mon Neveu demeure ici.

LISETTE.

Comment votre Neveu ?

ISABELLE.

Oui, mon Neveu, mon enfant.

LISETTE.

Eh ! où eſt-il donc ce Neveu ? Je ne l'ai jamais vu.

ISABELLE.

Tu le verras bientôt. C'eſt mon Chevalier, celui que j'aime, celui que j'épouſe.

LISETTE.

Quoi ! Mademoiſelle, ce Chevalier que vous aimez eſt votre Neveu ?

ISABELLE.

Eh non, il ne l'eſt pas. C'eſt un titre que je lui donne, afin d'avoir un prétexte honnête pour lui faire occuper ici un appartement.

LISETTE.

Ah ! j'entends votre affaire. Et Monſieur Liſidor a cru cela ſur votre parole ?

ISABELLE.

Il n'a pas fait la moindre objection, & ne s'eſt pas même aviſé d'en douter.

LISETTE.

Il faut qu'il radotte ; car s'il avoit une once de jugement, il ſentiroit que vous le trompez.

ISABELLE.

Hélas ! le pauvre homme n'a pas aucune ſenſibilité.

LISETTE.

Je ne m'étonne pas ſi vous vous défaites de lui. A quoi vous ſeroit-il bon ?

ISABELLE.

A rien du tout. Nous ſommes convenus de nos faits auſſi tranquillement que je le deſirois.

LISETTE.

Quel en eſt le réſultat ?

ISABELLE.

De vivre déſormais enſemble comme deux bons amis. Tu vois bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Mais cela veut dire que vous ne vous aimez plus.

ISABELLE.

Tu vas trop loin, Liſette. Nous ne ſommes plus amoureux l'un de l'autre, à la vérité ; mais nous ferons ſuccéder à l'amour une tendre amitié.

LISETTE.

Abus que tout cela. Cette amitié prétendue qu'on fait parade de ſubſtituer à l'amour, n'eſt qu'un maſque honnête pour cacher le dégoût, pour déguiſer l'inconſtance, & pour la rendre un peu moins odieuſe. Tous les amans qui dégénérent en amis, ſont de francs hypocrites, qu'on ne devroit point ſouffrir dans un pays bien policé. L'amitié ne peut réſider dans un cœur qu'une paſſion plus violente occupe tout entier. Des amis peuvent devenir de vrais amans ; mais des amans ne peuvent point devenir de vrais amis.

ISABELLE.

Tout le monde eſt donc dans l'erreur ?

LISETTE.

Dites que tout le monde y veut être. Ceux qui la prêchent le plus vivement, ſont ceux qui ſentent mieux le contraire.

ISABELLE.

En vérité, Liſette, je crois que tu as raiſon : car non-ſeulement je n'aime plus Liſidor, mais je voudrois ne l'avoir jamais aimé, que nous ne nous fuſſions jamais vus, ou que

nous priſſions une ferme réſolution de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous voyez que je ne raiſonne pas en l'air, & que mes maximes ſont fondées ſur l'expérience.

ISABELLE.

Tu as trop d'eſprit pour une femme-de-chambre.

LISETTE.

Auſſi n'étois-je pas née pour l'être. Enfin, je ne ſuis pas la dupe des apparences ; & je conclus, avec juſte raiſon, que l'amour & l'amitié meurent toujours en même temps.

ISABELLE.

Cependant, Liſette, je me ſens encore un fonds de complaiſance pour Liſidor ; & comme je l'ai trouvé auſſi liant & auſſi facile que je le deſirois, au ſujet de mon Neveu prétendu, j'ai cru devoir l'en récompenſer de ma part, en conſentant qu'il amenât ici ſa Niece.

LISETTE.

Monſieur Liſidor a une Niece ?

ISABELLE.

Oui. Mais une Niece véritable, qu'il veut faire ſon héritiere.

LISETTE *à part.*

Friponnerie de part & d'autre.

ISABELLE.

Cette circonſtance eſt heureuſe pour moi ; n'eſt-il pas vrai Liſette ?

LISETTE.

Oh ! très-heureuſe aſſurément.

ISABELLE.

Car en feignant d'aimer Liſidor, j'arrive à mes fins ſans lui donner le moindre ſoupçon. Oh ça, il faut préſentement que je te donne tes inſtructions.

ISABELLE.

Voyons.

ISABELLE.

Voici l'adreſſe du Chevalier. Elle t'indique la rue & la maiſon où il demeure. Tu le trouveras facilement ; car ce n'eſt pas loin d'ici.

LISETTE.

Fort bien. Et que voulez-vous que je lui diſe à ce Chevalier ?

ISABELLE.

Ce que je viens de te confier. Mais recommande-lui le ſecret, ma chere Liſette, & fais-lui bien comprendre que ſon bonheur dépend de ſa prudence & de ſa diſcrétion ; qu'il

faut tromper le public, & ſi finement Liſidor, qu'il ne puiſſe pas pénétrer le myſtere.

LISETTE.

Tout cela eſt très-bien imaginé. Mais il me vient un ſcrupule.

ISABELLE.

A toi ?

LISETTE.

Un ſcrupule qui me tourmente, & que j'aurai de la peine à détruire.

ISABELLE.

Vous convenez que Monſieur Liſidor eſt la bonté même. Cependant vous voulez le tromper; & vous avez beſoin de mes ſoins & de mon adreſſe pour y réuſſir ?

ISABELLE.

J'en demeure d'accord.

LISETTE.

Vous y gagnerez, ſelon les apparences; mais moi qu'y gagnerai-je, s'il vous plaît ? Des reproches que me fera ma conſcience, qui a toujours eu une averſion preſque invincible pour tout ce qui bleſſe la candeur & la bonne foi. Voyez qu'elle violence il faudra que je me faſſe, pour vous aider à rompre vos premiers engagemens, en abuſant de de la ſimplicité d'un honnête-homme ! Cela ma paroît un crime effroyable, & je me fais même un ſcrupule de garder votre ſecret.

ISABELLE.

Quoi ! ma chere Liſette, tu m'abandonnerois au beſoin ? Tu voudrois me perdre ?

LISETTE.

Prenez-vous-en à ma conſcience.

ISABELLE.

N'y auroit-il pas moyen de la gagner ?

LISETTE.

Je crains bien que non. Du moins je ſuis très-aſſurée qu'elle ne ſe rendra pas pour une bagatelle.

ISABELLE *tirant ſa bourſe.*

Je le croi; mais ce n'eſt pas une bagatelle que ceci. Regarde, Liſette.

LISETTE.

Ah ! Mademoiſelle, cachez-moi cela.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

C'eſt que je crains ma foibleſſe.

ISABELLE.

Tiens, garde cette bourſe ; elle eſt bien conditionnée, & je t'en fais préſent.

LISETTE *prenant la bourſe.*

Ah ! maudites eſpeces ! Il n'y a point de conſcience qui tienne contre vous.

ISABELLE.

Eh bien, tu te rends donc, Liſette ?

LISETTE *ſerrant la bourſe.*

En voilà la preuve. (*à part.*) Ma foi l'hypocriſie eſt un bon métier ; & je ne m'étonne plus ſi tant d'honnêtes gens s'en mêlent.

ISABELLE.

Va vîte où je t'ai dit. Une affaire preſſante m'oblige de ſortir ; & je reviens à l'inſtant pour recevoir mon cher Neveu. Mais que vois-je ? Le voici lui-même.

SCENE III.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE *à Iſabelle.*

QUoi ! C'eſt là ce Chevalier ?

ISABELLE.

Eh vraiment oui, Liſette.

LISETTE.

La peſte ! Vous choiſiſſez bien vos Neveux.

ISABELLE.

Que venez-vous faire ici, Chevalier ? Il n'eſt pas encore temps que vous y paroiſſiez. Je tremble que Liſidor ne vous voie avant que je vous aie inſtruit de mes intentions, & de la maniere dont vous devez vous conduire en ſa préſence.

LE CHEVALIER.

Quel eſt ce Liſidor, Mademoiſelle ?

LISETTE *au Chevalier.*

Dites ma Tante.

LE CHEVALIER.

Ma tante ! Que veut dire cette fille ?

ISABELLE.

Je l'avois chargée de vous mettre au fait de ce qui vient de ſe paſſer ici, & de la réſolution que j'ai priſe ſur votre

ſujet. Elle devoit pour cela vous aller trouver de ma part. Vous nous prévenez, & je devrois m'expliquer avec vous ſur le champ ; mais le bon homme pourroit arriver trop tôt ; c'eſt pourquoi je conclus, mon cher Chevalier....

LISETTE *à Iſabelle.*

Dites mon cher Neveu.

LE CHEVALIER.

Ma Tante, mon Neveu ; je ne comprends rien à tout cela.

ISABELLE.

Je vous débrouillerai ce myſtere chez ma Couſine Dorimene, où je vais me rendre dans le moment. Venez m'y trouver au plus vîte, je vous en conjure, & ne vous montrez point ici que vous ne ſoyez au fait.

LE CHEVALIER.

Cela ſuffit, Mademoiſelle, partez, & je vous ſuis.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

A Ce que je puis voir, vous êtes Femme-de-chambre & confidente d'Iſabelle ?

LISETTE.

Vous devinez juſte.

LE CHEVALIER.

Ne pourriez-vous point d'avance me donner quelqu'idée des intentions de votre Maîtreſſe ?

LISETTE.

Je n'y vois nul inconvénient. Elle veut faire votre fortune.

LE CHEVALIER.

Et par quel moyen ?

LISETTE.

En vous épouſant ; mais très-ſecrétement, je vous en avertis. Que dites-vous à cela ?

LE CHEVALIER *froidement.*

Que je lui ſuis très-redevable, & que je tâcherai de mériter ſes bontés.

LISETTE.

Oh, oh, votre reconnoiſſance me paroît bien froide ! Ah ! ma pauvre Maîtreſſe, que vous êtes folle !

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Quelle folie fait-elle donc?

LISETTE.

Celle de vous épouſer. En eſt-il une plus grande?

LE CHEVALIER.

Je vous entends. Vous voulez dire que je ſuis trop jeune pour elle?

LISETTE.

Eh non, non, vous n'êtes pas trop jeune pour elle; mais c'eſt elle qui eſt trop vieille pour vous. Parlez franchement. Eſt-ce que vous l'aimez?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas que j'en ſois amoureux.... poſitivement.

LISETTE.

Poſitivement! Comment l'êtes-vous donc?

LE CHEVALIER.

Comme un honnête-homme, comme un homme capable de reconnoiſſance.

LISETTE.

Quand l'amour n'eſt nourri que de reconnoiſſance, ah! qu'il eſt maigre & languiſſant!

LE CHEVALIER.

Vous ne valez rien, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Vous vous trompez, Monſieur le Chevalier. Je ne ſuis pas méchante; mais je connois le cœur humain; & je m'en vais gager tout ce que vous voudrez, que vous avez quelque inclination.

LE CHEVALIER.

A quoi connoiſſez-vous cela?

LISETTE.

A vos yeux, où je vois une certaine langueur qui vous décele, à certains ſoupirs qui vous échappent, quoique vous vous efforciez de les retenir. Oui, ma foi, vous êtes amoureux.

LE CHEVALIER.

Oh, oh! ceci n'eſt pas mauvais, vous vous piquez donc de deviner les gens?

LISETTE.

Si je m'en pique! Je ne m'y trompe jamais. Par exemple, j'ai deviné tantôt que ma Maîtreſſe étoit amoureuſe de vous; me ſuis-je trompée?

LE CHEVALIER.

Je me flatte que non.

LISETTE.

Et je devine que vous aimez quelque jeune perſonne que vous ne pouvez épouſer, parce que vous n'avez pas aſſez de bien pour elle, ou qu'elle n'en a pas aſſez pour vous.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu aies un démon familier qui te révele ce qu'il y a de plus caché.

LISETTE.

Mon démon familier, c'eſt le bon ſens; on devine tout quand on raiſonne juſte. Eſt-il naturel qu'un jeune homme comme vous ne ſoit pas amoureux, & qu'il ſacrifie une paſſion violente à une perſonne qui n'en peut plus inſpirer ? C'eſt un prodige qui ne peut arriver que par un coup de déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Apparemment que ta Maîtreſſe t'a ordonné de ſonder mon cœur ?

LISETTE.

Non, en vérité. Et pour vous prouver ce que je vous dis, ma Maîtreſſe eſt aſſez folle pour ſe perſuader que vous l'aimez à la fureur.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc veux-tu lire dans mes penſées ?

LISETTE.

Pour vous aider, ſi je puis, à devenir heureux, & pour empêcher ma Maîtreſſe de ſe rendre malheureuſe.

LE CHEVALIER.

Elle ne peut l'être avec moi.

LISETTE.

Elle le ſera malgré vous.. Quand on n'a point de goût pour une femme, on ne peut jamais la rendre heureuſe.

LE CHEVALIER.

J'avoue que c'eſt une tâche bien difficile.

LISETTE.

Difficile ! Vous la trouverez.... impoſſible. Tout ce que vous pourrez faire, ma Maîtreſſe & vous, quand vous ſerez mariés, c'eſt de vous faire enrager l'un & l'autre.

LE CHEVALIER.

Tu me parles ſi raiſonnablement, que tu commences à gagner ma confiance.

LISETTE.

Si vous me connoiſſiez un peu mieux, vous me la donneriez ſans réſerve. Et pour commencer à la mériter, je vous conſeille d'y penſer à deux fois, avant que d'épouſer Iſabelle. Non qu'elle n'ait beaucoup de mérite, & que j'aie deſ-

ſein de la trahir ; mais quand je conſidere vos âges, vous me faites tous deux grande pitié.

LE CHEVALIER.

Je conviens que nous ſommes fort à plaindre ; elle de m'aimer, & moi, d'être obligé de l'épouſer. Mais que veux-tu, ma pauvre enfant ! Ma naiſſance eſt mon ſeul apanage ; & la naiſſance, ſans aucun bien, n'eſt qu'un fardeau inſupportable. La perſonne que j'aime, & que j'épouſerois ſi j'étois riche, eſt auſſi malheureuſe que moi. C'eſt une fille de qualité, jeune, aimable, ſpirituelle, charmante en un mot ; mais nous nous ſommes ſéparés malgré nous, parce que la fortune nous a maltraités également. J'ai le cœur percé, quand je me rappelle ſa ſituation. Sa mere eſt morte il y a long-temps ; elle vient de perdre ſon pere, & je ne lui connois de parens qu'une vieille Tante auſſi peu riche que ſa Niece.

LISETTE.

Ce que vous me confiez me rappelle une hiſtoire qu'on m'a contée ce matin. Dites-moi, je vous prie, Monſieur le Chevalier, la perſonne dont vous me parlez eſt-elle de Paris ?

LE CHEVALIER.

Non, elle eſt née & vit en Province.

LISETTE.

Et pourrois-je vous demander qui étoit ſon pere ?

LE CHEVALIER.

Un vieux Officier, Major d'une Place de guerre, où j'ai demeuré ſix mois en garniſon.

LISETTE.

Qu'entends-je ! Eſt-il poſſible que le hazard produiſe une avanture ſi merveilleuſe ?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire ? Qu'y a-t-il de merveilleux dans tout ceci ?

LISETTE.

J'en ſuis ſi frappée, que je n'oſe pouſſer plus loin mes queſtions ; mais je ſuis la fille du monde la plus trompée, ſi vous ne revoyez pas aujourd'hui votre aimable Maîtreſſe.

LE CHEVALIER.

Où ?

LISETTE.

Dans cette maiſon-ci.

LE CHEVALIER.

Qu'y viendroit-elle faire ?

LISETTE *appercevant Frontin & Angélique.*

Hé ! tenez, vous allez le ſçavoir.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE *à Frontin, ſans voir le Chevalier.*

C'Eſt donc ici la maiſon de Liſidor?

FRONTIN.

Oui, Mademoiſelle.

ANGÉLIQUE.

Je n'y entre qu'en tremblant.

LE CHEVALIER.

Que vois-je! En croirai-je mes yeux?

FRONTIN *à Angélique.*

Un peu de courage, Mademoiſelle, vous vous y accoutumerez.

ANGÉLIQUE.

Jamais, mon pauvre Frontin, jamais.

LISETTE *au Chevalier.*

Qu'avez-vous, Monſieur? Vous pâliſſez?

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais ſi je rêve, ou ſi je veille; c'eſt elle. Angélique?

ANGÉLIQUE.

Qu'entends-je?

LE CHEVALIER.

Quoi! c'eſt vous, ma chere Angélique?

ANGÉLIQUE.

Quoi! c'eſt vous, mon cher Chevalier? Par quelle aventure nous revoyons-nous? Pourquoi me cherchez-vous? Ne nous étions-nous pas promis de nous fuir à jamais?

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai. Mais que venez-vous faire ici?

ANGÉLIQUE.

Si je vous le diſois, Chevalier, j'en mourrois de honte, & je veux croire encore que vous en ſeriez déſeſpéré.

FRONTIN.

Monſieur & Mademoiſelle, abrégez, s'il vous plaît, vos doléances; car mon Maître eſt ſur le point de rentrer: la ſcene que vous jouez ne le divertiroit pas.

LE CHEVALIER.

Ton Maître ? Et qui eſt-il ? De quoi ſe mêleroit-il ? De quel droit trouveroit-il mauvais ce que je dis à Mademoiſelle, & ce qu'elle me répond ? Eſt-elle ſous ſa puiſſance ?

FRONTIN.

Pas encore tout-à-fait, mais...

LE CHEVALIER.

Comment mais ?... Acheve, ou je t'aſſomme.

LISETTE.

Doucement, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Explique-toi tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Diable ! voilà un homme bien pétulant.

LE CHEVALIER.

Explique-toi, te dis-je, & ne crois pas m'échapper.

FRONTIN.

Monſieur, conſidérez, s'il vous plaît, qu'en qualité de valet fidele, je ſuis obligé de garder le ſecret de mon Maître.

LE CHEVALIER.

Ce ſecret me regarde comme lui ; & je prétends le ſçavoir à l'inſtant. Allons, parle ; & commence par me dire le nom de ton Maître.

FRONTIN.

Oh ! volontiers ; car ſon nom n'eſt pas un ſecret ; il s'appelle Monſieur Liſidor.

LE CHEVALIER.

Monſieur Liſidor, ſoit. Eſt-ce qu'il connoît Mademoiſelle ?

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur, très-parfaitement.

LE CHEVALIER.

Depuis quel temps ?

FRONTIN.

Depuis environ deux mois.

LE CHEVALIER.

A-t-il la hardieſſe de l'aimer ?

FRONTIN.

Monſieur... C'eſt un homme très-hardi.

LE CHEVALIER.

Nous verrons. Et quel eſt ſon deſſein ? A-t-il réſolu d'épouſer Mademoiſelle ?

FRONTIN.

Oui & non.

LE CHEVALIER.

Comment, oui & non ? Parle plus clairement, ou je jure que dans ce moment même...

LISETTE.

Voici la vérité toute pure. Mon Maître veut épouſer Mademoiſelle, à la vérité ; mais il veut épouſer ſecretement, par des raiſons indiſpenſables.

LE CHEVALIER.

Quelles ſont ces raiſons ?

LISETTE.

Ma Maîtreſſe vous attend pour vous en dire de pareilles, qui l'obligent auſſi à vous épouſer en ſecret.

ANGÉLIQUE.

Ah Ciel ! Quoi ! Monſieur le Chevalier ſe marie avec votre Maîtreſſe ?

LISETTE.

La vérité m'eſt échappée ; & il n'y a plus moyen de la retenir. D'ailleurs, je ne vois point de meilleur expédient, pour vous calmer l'un & l'autre, que de vous apprendre que vos fortunes ſont pareilles. Monſieur épouſe ma Maîtreſſe par néceſſité : la même néceſſité vous contraint d'épouſer le Maître de Frontin. Vous n'avez rien à vous reprocher l'un & l'autre.

ANGÉLIQUE.

Cela n'eſt que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Nous ne devons nous en prendre qu'à notre mauvaiſe fortune. Quoi ! charmante Angélique, vous voir entre les bras d'un autre ! Je n'y ſurvivrai point.

ANGÉLIQUE.

Ma plus douce conſolation, Chevalier, c'eſt que la mort me délivrera bientôt de l'horrible tourment auquel ma tante m'a condamnée.

LE CHEVALIER.

Non, infidelle, vous vous conſolerez dans les bras d'un époux aimable.

FRONTIN.

Oui, d'un époux de ſoixante ans, cela ſera conſolant.

LE CHEVALIER.

De ſoixante ans !

FRONTIN.

Tout au moins.

ANGÉLIQUE *au Chevalier.*

Vous voyez combien je ſuis à plaindre ! c'eſt vous qui

vous consolerez de ma perte, avec une épouse dont les charmes tout puissans sur vous...

LISETTE.

Oui, ces charmes-là n'auront cinquante ans que dans six semaines.

ANGÉLIQUE.

Cinquante ans !

LE CHEVALIER.

Voyez, ma chere Angélique, voyez si je suis moins à plaindre.

ANGÉLIQUE.

Reprenons donc le dessein de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous vous verrez tous les jours, à toute heure, à tous momens.

ANGÉLIQUE.

Juste Ciel ! & par quelle fatalité ?

LISETTE.

C'est que vous demeurerez ici tous deux; l'un, comme neveu de ma Maîtresse; l'autre, comme niece de son Maître.

ANGÉLIQUE.

Quelle bizarrerie !

LE CHEVALIER.

J'y trouve de grands motifs de consolation.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'y trouve que de nouveaux sujets de m'affliger.

LISETTE.

Ne désespérons de rien; & gardez bien le secret sur ce que nous venons de vous révéler. Vous, Monsieur le Chevalier, allez trouver Isabelle; & vous, Mademoiselle, allez prendre possession de votre appartement. Conduis-la, Frontin.

ANGÉLIQUE.

Au moins, Chevalier...

LISETTE.

Plus de discours. Séparez-vous, sauf à renouer l'entretien quand l'occasion s'en présentera.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *ſeule.*

IL me ſemble que Monſieur Damon nous néglige bien! Je croyois qu'il épioit ici ma Maîtreſſe : j'ai beau parcourir la maiſon, je ne le trouve nulle part. Seroit-il tombé dans l'inaction, lui, qui veut tout ſçavoir & tout voir, & qui s'embarraſſe plus des affaires des autres que des ſiennes? Mais le voici qui court après Frontin. Il veut le faire jaſer, ſans doute ; & je le reconnois à cette manœuvre.

SCENE II.

DAMON, LISETTE, FRONTIN.

DAMON *à Frontin.*

MAis écoutez-moi.

FRONTIN.

Non, Monſieur, je ſuis un honnête garçon, & je n'écoute point les gens qui veulent me corrompre.

LISETTE *à part.*

Fort bien. Voilà Frontin ſur le ton que j'ai pris avec ma Maîtreſſe. Il va faire valoir les ſcrupules (*à Damon.*) Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

DAMON.

Bon jour, Liſette.

LISETTE.

Vous avez quelque affaire avec Monſieur Frontin, apparemment.

DAMON.

Oui, mais Monſieur Frontin fait le rétif, quoique je ne lui demande que deux mots.

FRONTIN.

FRONTIN.

Vous n'aurez pas ſeulement une ſyllabe. La peſte ! on ne me fait pas jaſer ſi facilement.

DAMON.

Dis-moi ce que c'eſt que cette niece, & d'où elle ſort tout-à-coup ?

FRONTIN.

Je ſuis ſourd.

LISETTE.

Je parie que vous voudriez ſçavoir auſſi ce que c'eſt que ce neveu, & où ma Maîtreſſe l'a pris ?

DAMON.

Oui, ma foi, je le voudrois ; & je te prie de me le dire.

LISETTE.

Je ſuis muette.

DAMON *à part.*

Elle eſt muette, & il eſt ſourd. Voilà deux maîtres fripons.

LISETTE *fiérement.*

Frontin eſt un homme incorruptible.

FRONTIN *du même ton.*

Liſette eſt une fille impénétrable.

DAMON *après avoir un peu rêvé.*

Oh ça, mes enfans, je vois que vous êtes en bonne intelligence, & que vous ne parlez & n'agiſſez que de concert.

FRONTIN.

Cela peut être, & cela peut n'être pas.

DAMON.

C'eſt répondre en Normand.

FRONTIN *faiſant la révérence.*

Monſieur, j'ai l'honneur de l'être.

DAMON.

Ah ! tant mieux ! cela me donne bonne eſpérance. Et Mademoiſelle Liſette, de quel pays eſt-elle ?

LISETTE *faiſant la révérence.*

Monſieur je ſuis du Mans.

DAMON.

Encore mieux. Me voilà en pays de connoiſſance. Les braves gens ! Je ne m'étonne pas ſi vous vous aimez.

LISETTE.

Pourquoi non ? Quand on s'aime en tout bien & en tout honneur, & quand on a deſſein de s'épouſer...

FRONTIN.

Vous jaſez, Liſette ! cela n'eſt pas de votre pays.

LISETTE.

Va, va, je ſçais bien à qui je parle ; & je prévois que ceci va tourner à bien.

DAMON.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISETTE.

Je m'en étois doutée. J'ai l'honneur de vous connoître ; & l'on ne parle que de vos généroſités.

DAMON.

Je ne plains rien pour me ſatisfaire.

LISETTE.

C'eſt le moyen d'être toujours ſatisfait.

DAMON.

Cela poſé, allons en avant. Vous voulez, dites-vous, vous marier tous deux ?

FRONTIN.

Dès que nous aurons fait fortune. Je viens de commander notre contrat, qui eſt déjà fort avancé. Il n'y a qu'un petit article qui nous arrête, & qui demeure en blanc, juſqu'à ce que nous puiſſions le remplir.

DAMON.

Et quel eſt cet article ?

FRONTIN.

C'eſt celui du bien des futurs époux. A vous dire le vrai, Monſieur, nous ignorons encore la ſomme totale.

DAMON.

Je vous le dirai, moi, & je me charge de la ſtipuler.

LISETTE *faiſant la révérence.*

Ah ! Monſieur, c'eſt un ſoin dont nous vous chargerons volontiers.

DAMON.

Parlons ſérieuſement. Je ſuis un vieux garçon très-riche, comme vous ſçavez. Je n'ai que des héritiers collatéraux, encore bien plus riches que moi ; & je ne ſuis pas moins en volonté qu'en état de faire du bien à mes amis. Soyez des miens, je vous donne de quoi vous marier.

FRONTIN.

Un moment, s'il vous plaît, Monſieur. Liſette, un petit mot. (*Il tire Liſette à l'écart.*) Voilà un homme bien ſéduiſant.

LISETTE.

Je n'en connois point de plus dangereux.

FRONTIN.

Il veut pomper notre ſecret.

LISETTE.

Oui ; mais il le payera bien.

FRONTIN.

Sucomberons-nous à la tentation ?

LISETTE.

Ne ſommes-nous pas convenus de faire fortune ?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

LISETTE.

Où en trouverons-nous une plus belle occaſion ?

FRONTIN.

Nulle part.

LISETTE.

Elle ſe préſente de ſi bonne grace...

FRONTIN.

Qu'en conſcience il en faut profiter. Ce qui m'arrête, c'eſt qu'il y aura un peu de trahiſon dans notre fait.

LISETTE.

D'accord. Mais il vaut mieux trahir les autres, que de ſe trahir ſoi-même.

FRONTIN.

Il n'y a pas de replique à cela. Quel eſt le ſcrupule qui peut tenir contre une ſi belle ſentence ?

DAMON.

Eh bien, votre conſeil eſt-il fini ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur. Parlez, & nous répondrons.

DAMON.

Voici le fait : Iſabelle & Liſidor mont régalé d'un neveu & d'une niece... Ah ! vous riez tous deux ! j'y ſuis, ſur ma parole. Je gage que ce ſont eux-mêmes qui ſe ſont donnés ces parens-là ?

FRONTIN.

Gagez hardiment.

LISETTE.

Si vous perdez, je paye pour vous.

DAMON.

Fort bien. Je conclus de tout ceci qu'ils ſe donnent le change l'un à l'autre, & que chacun le prend de ſon côté pour arriver à ſes fins. Ai-je deviné ? Vous riez encore ? Bon, riez toujours. Le neveu eſt qu'elqu'aimable étourdi, dont Iſabelle s'eſt entêtée ; & la niece, quelque jeune perſonne indigente, dont mon vieux ami s'eſt coëffé. Vous ne me dites rien ?

FRONTIN.

Eh, que dirons-nous ? Vous devinez tout.

DAMON.

Si je devine tout, voilà un déſordre effroyable.

LISETTE.

Oh ! doucement. Leurs projets ſont ridicules ; mais ils ſont légitimes.

DAMON.

Comment légitimes ?

LISETTE.

Oui, Monſieur. De part & d'autre on veut épouſer... ſecrétement, à la vérité. Cela va faire ici deux petits ménages les plus jolis du monde.

DAMON.

Quelle heureuſe découverte ! Rien n'eſt plus plaiſant. Sans doute qu'ils ſe marient à l'inſçu l'un de l'autre ?

FRONTIN.

Vraiment oui. Les contrats ſont tout prêts, & chaque parti a ſon Notaire de confiance.

DAMON.

Eh, qui ſont-ils ces Notaires ?

FRONTIN.

Celui de mon Maître demeure au coin de cette rue.

LISETTE.

Et celui de ma Maîtreſſe, preſque vis-à-vis.

DAMON.

Bon ! je les connois tous les deux ; & j'ai déjà un plan dans ma tête. Mais, dites-moi, je vous prie, avez-vous vu la niece & le neveu ?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

DAMON.

Sont-ils d'une figure aimable ?

FRONTIN.

Charmans l'un & l'autre. La jeune perſonne me paroît auſſi ſage & auſſi modeſte, qu'elle eſt aimable & ſpirituelle ; d'ailleurs, elle eſt fille de condition.

DAMON.

Ah ! morbleu, s'ils pouvoient s'aimer !

LISETTE.

C'eſt une affaire faite.

DAMON.

Tout de bon ?

LISETTE.

Nous venons d'en être témoins. Ils ſont au déſeſpoir de ce

que leur mauvais ſort les force de renoncer à leurs penchans.

DAMON.

Ah! je ſuis enchanté. Il me vient une idée très-plaiſante, & qui peut avoir ſon exécution. Il faut que vous m'aidiez.

LISETTE.

De tout notre cœur.

DAMON.

Mais ne pourrai-je point voir ces jeunes gens-là ?

LISETTE.

Fort aiſément : Frontin & moi, nous n'avons qu'à les prévenir que vous ſouhaiteriez leur parler en particulier.

DAMON.

C'eſt bien dit ; allez-y tout de ce pas. J'apperçois le bon homme Liſidor, avec qui je ſuis bien aiſe d'avoir un moment de converſation ; allez, je ne tarderai pas à vous rejoindre. (*Liſidor entre.*)

SCENE III.

DAMON, LISIDOR.

DAMON.

AH ! c'eſt vous, mon ami ? Eh bien, comment vont vos amours ?

LISIDOR.

Quelles amours ?

DAMON

Eh mais... Vos amours avec Iſabelle ?

LISIDOR.

Avec Iſabelle ? Ma foi, cela va bien doucement.

DAMON.

C'eſt-ce qu'il me paroît. Je ne vois point ici de préparatifs de noces.

LISIDOR.

Oh ! je veux me marier ſans préparatifs. Me prenez-vous pour un vieux fou ?

DAMON.

Je n'ai garde. Je ſçais que vous êtes la ſageſſe même.

LISIDOR.

Suis-je d'un âge à faire un mariage d'éclat ?

DAMON.

Non. Je vous crois d'humeur à vous marier très-diſcrétement.

LISIDOR

Eh ! Ne fais-je pas bien, s'il vous plaît ?

DAMON.

Très-bien, je vous aſſure.

LISIDOR.

Me croyez-vous aſſez fat pour inviter des parens, des amis, des connoiſſances ? Pour faire un feſtin ? Pour donner le bal ? Pour ameuter tout le quartier ?

DAMON.

Non, non ; vous êtes trop prudent pour cela.

LISIDOR.

Tenez, ſi je fais tant que de me marier, je ne veux pas avoir un ſeul témoin de la ſottiſe que je ferai.

DAMON.

Si. Vous n'êtes donc pas encore bien réſolu ?

LISIDOR.

Je ſuis très-réſolu d'une certaine façon, & très-peu réſolu de l'autre. Vous ne m'entendez pas, & j'en ſuis très-ravi.

DAMON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi ; je vous entends peut-être mieux que vous ne penſez.

LISIDOR.

Mieux que je ne penſe ? Qu'entendez-vous par-là ?

DAMON.

Eh, eh.... Que vous êtes bien embarraſſé.

LISIDOR.

Cela eſt vrai. J'ai mille affaires qui me roulent dans la tête ; & vous me feriez grand plaiſir, mon ami, ſi vous vouliez, pendant deux ou trois jours ſeulement, me laiſſer le loiſir d'y rêver.

DAMON.

Non, je ne vous quitte point ; & je veux vous aider de mes conſeils.

LISIDOR.

Eh ! je n'en ai que faire.

DAMON.

Songez que je ſuis tout à votre ſervice.

LISIDOR.

Eh, que diable ! Voulez-vous me ſervir malgré moi ? Briſons là-deſſus, je vous prie. Laiſſez-moi tout entier à moi-même. Nous nous reverrons la ſemaine prochaine.

DAMON.

La ſemaine prochaine ! Je ne puis demeurer ſi long-temps ſans vous voir. Plus je m'apperçois de votre inquiétude, plus j'ai d'envie de vous ſervir.

LISIDOR.

Eh ! ventrebleu, je vous en dispense. Peste soit des gens qui veulent se rendre nécessaires malgré qu'on en ait !

DAMON.

Oh, oh ! Voilà une brusquerie à laquelle je ne m'attendois pas ! Ah ! mon pauvre ami, mon pauvre ami !....

LISIDOR.

Eh bien, mon pauvre ami ! Que voulez-vous dire ?

DAMON.

Rien. Je vous quitte. Mais j'ai une grace à vous demander.

LISIDOR.

Quelle grace ?

DAMON.

Comme j'aime tout ce qui vous appartient, & que j'apprends que votre Niece est ici, procurez-moi l'honneur de lui rendre mes respects.

LISIDOR.

Bon, bon, vous la respecterez une autre fois. Bon soir.

DAMON.

Encore une brusquerie ! Oh ! parbleu, je ne vous reconnois plus.

LISIDOR.

Mais aussi de quoi vous aviſez-vous de venir me tracasser de vos offres de services, de vos avis, de vos respects, quand je suis accablé de soins & d'inquiétudes ? Assurément votre amitié m'est chere, vos respects sont obligeans, vos conseils sont très-bons ; mais je n'en aurai besoin de longtemps, je vous en avertis.

DAMON.

Peut-être plutôt que vous ne pensez.

LISIDOR.

Eh bien, attendez que je vous les demande.

DAMON.

Cela suffit. Je me souviendrai de vos incartades ; & si je prends la liberté de m'en ressentir, vous aurez la bonté de m'excuser. Jusqu'au revoir.

SCENE IV.

LISIDOR *ſeul.*

QUel maudit homme eſt-ce là ? Si je n'avois pas pris les plus juſtes meſures pour lui cacher mon deſſein, je crois qu'il l'auroit pénétré. Au diable ſoit le fâcheux. Il m'a bouleverſé tous les ſens. Or çà, pendant que je ſuis de mauvaiſe humeur, il faut que j'aille trouver ma vieille maîtreſſe, afin de la dégoûter de moi ſi je puis, & la déterminer à rompre nos engagemens. J'aurai bien de la peine à l'y réſoudre ; car elle m'aime à la rage, & je ne ſçais trop ſi je parviendrai jamais à m'en faire haïr.

SCENE V.

LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

AH ! te voilà, Frontin ? Eh ! d'où diable viens-tu donc ?

FRONTIN.

Monſieur, je viens.... de chez mon Notaire.

LISIDOR.

De chez ton Notaire ? Tu as un Notaire, toi ?

FRONTIN.

Pourquoi non ?

LISIDOR.

Eh ! Que viens-tu de faire chez lui ?

FRONTIN.

J'y viens de paſſer un contrat.... de conſtitution.

LISIDOR.

Que diable veux-tu dire ?

FRONTIN.

Monſieur, c'eſt qu'il m'eſt rentré quelques fonds, & je viens de les placer.

LISIDOR.

Sur qui ?

FRONTIN.

FRONTIN.

Sur une perſonne qui a caution valable, & qui me donne toutes mes ſûretés.

LISIDOR.

Laiſſons-là tes affaires, & parlons des miennes. Ma vieille Maîtreſſe eſt-elle rentrée?

FRONTIN.

Elle vient d'arriver avec ſon Neveu. Peſte, que c'eſt un joli garçon!

LISIDOR.

Eh! ne t'a-t-elle rien dit?

FRONTIN.

Pas le mot. Elle me paroît toute occupée de ce Neveu.

LISIDOR.

Tant mieux. Tu crois donc qu'elle ne ſe doute de rien?

FRONTIN.

De rien abſolument.

LISIDOR.

Par ma foi, cela eſt trop plaiſant! Parce que je fais ſemblant de touſſer, elle croit bonnement que je ſuis confiſqué. Avec une crédulité d'enfant, elle donne dans tous les contes que je lui fais, & ne prend point le moindre ombrage de la charmante Niece que je me donne. De la meilleure foi du monde, elle conſent que cette Niece demeure ici, & la prend même ſous ſa direction. Ne trouves-tu pas cela réjouiſſant? J'en ris de tout mon cœur (*Il rit à gorge déployée.*)

FRONTIN *l'imitant.*

Et moi auſſi; ha, ha, ha.... Mais ne ſentez-vous pas quelques remords d'abuſer ainſi de la ſimplicité d'Iſabelle?

LISIDOR.

Au fond, cela me fait pitié.

FRONTIN.

J'en ai le cœur meurtri. Tout ce qui bleſſe la bonne foi, me répugne; & entre-nous, je trouve que votre probité baiſſe autant que l'eſprit d'Iſabelle.

LISIDOR.

Que veux-tu, mon garçon? J'aime à la rage; & l'amour eſt plus fort que la probité.

FRONTIN.

Quand épouſerez-vous votre chere Niece?

LISIDOR.

Le plutôt que je pourrai. Notre contrat de mariage eſt tout prêt; mais avant que j'oſe le ſigner, il faut que je retire adroitement d'Iſabelle une promeſſe qu'elle a de moi. Heureux ſi j'en ſuis quitte pour lui rendre la ſienne!

FRONTIN.

Il ne ſera pas aiſé d'en venir là.

LISIDOR.

Je n'en déſeſpere pas. Iſabelle me paroît en train de conſentir à tout.

FRONTIN.

Je le crois : mais voici votre aimable Niece.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

LA pauvre enfant vient me chercher.

FRONTIN.

En doutez-vous ? Toutes les femmes vous adorent.... Il faut que vous ayez un caractere....

ANGÉLIQUE.

Je venez ſçavoir, Monſieur, ſi vous étiez arrivé. Ma tante & moi, nous nous étonnions d'être ſi long-temps chez vous, ſans que vous y fuſſiez.

LISIDOR.

Pardon, ma belle enfant. L'impatience que j'ai de vous épouſer, eſt cauſe que j'ai paſſé deux heures chez mon Notaire, pour y dicter les articles de notre contrat. Je viens de terminer cette affaire, dont j'eſpere que vous ſerez très-contente.

ANGÉLIQUE.

Je crois que c'eſt votre intention.

LISIDOR.

Oui, je vous le jure.

ANGÉLIQUE.

Mais je doute qu'elle puiſſe avoir ſon effet.

LISIDOR.

Et par quelle raiſon, je vous prie ? Eſt-ce que vous balanceriez par hazard ?

ANGÉLIQUE.

Plus que jamais, depuis que je ſçais que vous vous êtes promis à un autre.

LISIDOR.

Mais la perſonne à qui je me ſuis promis conſent que je lui manque de parole.

ANGÉLIQUE.

Elle y consent ?

FRONTIN.

Oui vraiment, & du meilleur de son cœur. Elle seroit même très-fâchée que M. se piquât de la vieille mode.

LISIDOR *bas.*

Fort bien, mon garçon. Tu dis des merveilles.

ANGÉLIQUE.

Je cesse de vous faire des objections sur ce pied-là.

LISIDOR.

Ah ! vous me charmez.

SCENE VII.

LISETTE, LISIDOR, ANGÉLIQUE, FRONTIN.

LISETTE.

MA Maîtresse m'envoie vous dire, Monsieur, que son Neveu vient d'arriver céans, & vous demande si vous avez le loisir de recevoir ses respects.

LISIDOR.

De tout mon cœur. Dis-lui que je l'attends avec impatience.

SCENE VIII.

LISIDOR, ANGÉLIQUE, FRONTIN.

LISIDOR.

ON dit que c'est un jeune homme fort aimable, & fort bien élevé.

FRONTIN.

Je crois que vous en serez content.

LISIDOR.

Isabelle m'en a fait un portrait très-avantageux, qui m'a donné un grand desir de le connoître.

FRONTIN.

Il faudra aussi, je crois, que Mademoiselle Angélique fasse connoissance avec lui.

ANGÉLIQUE.

Très-volontiers.

LISIDOR.

Mon Dieu, cela ne preſſe pas, par exemple.

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE *au Chevalier.*

ENtrez, je vous prie. (*à Liſidor.*) Vous voulez bien, Monſieur, que je vous préſente mon cher Neveu.

LISIDOR.

Vous me faites bien de l'honneur, Mademoiſelle. En vérité, voilà un jeune homme de bon air.

LE CHEVALIER.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

LISIDOR.

Et moi le vôtre, aſſurément. (*à Iſabelle.*) Souffrez auſſi, Mademoiſelle, que je vous préſente ma Niece.

ISABELLE.

Voilà, ſans mentir, une Demoiſelle bien aimable.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien obligeante, Mademoiſelle.

LISIDOR.

Elle eſt impatiente de vous embraſſer. Permettez qu'elle ait cet honneur.

ISABELLE.

Je ſuis charmée de la voir, & de faire connoiſſance avec elle.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une connoiſſance qui m'eſt bien précieuſe, & je vous ſupplie d'y joindre l'honneur de votre amitié.

LISIDOR.

Peut-on mieux répondre ? Il faut que je l'embraſſe pour lui en témoigner ma joie.

ANGÉLIQUE *le repouſſant.*

Mon Oncle, diſpenſez-m'en, je vous ſupplie.

LISIDOR.

Mais, ma Niece, il n'y a point de mal à cela.

ANGÉLIQUE.

Pardonnez-moi, mon Oncle.

LISETTE *à Angélique.*

Voilà une Niece bien ſcrupuleuſe! Toute autre que Mademoiſelle ſeroit perſuadée qu'un Oncle peut embraſſer ſa Niece ſans conſéquence.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſuis pas ſi familiere avec le mien.

ISABELLE *à Angélique.*

Vous trouveriez donc mauvais que j'embraſſaſſe mon Neveu?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, oui, ma tante. Cela feroit rougir Mademoiſelle; & il faut épargner ſa pudeur.

LISIDOR.

Là, là, un peu de patience. Quand nous aurons vécu quelque temps enſemble, tout s'arrangera, tout s'ajuſtera de maniere que nous n'aurons tous qu'une façon de penſer.

ISABELLE.

Oui, oui, nous nous accoutumerons les uns & les autres, & nous nous paſſerons toutes nos petites foibleſſes.

LISIDOR.

C'eſt bien dit. L'indulgence réciproque eſt l'ame de la ſociété. Au reſte, permettez, Mademoiſelle, que je faſſe un petit préſent à Monſieur, de trente actions que je viens d'acheter pour lui.

ISABELLE.

En vérité, cela eſt trop généreux, & voilà une attention digne de vous. Prenez, mon Neveu.

LE CHEVALIER.

Je n'oſerois, ma Tante.

ISABELLE.

Je le veux abſolument.

LE CHEVALIER.

Je vous obéis.

ISABELLE *à Angélique.*

Et vous, Mademoiſelle, recevez cet écrain de pierreries? elles vous ſiéront mieux qu'à moi; & j'étois impatiente de vous les remettre.

ANGÉLIQUE.

Vous me rendez confuſe, & je n'oſerois....

LISIDOR.

Prenez, ma Niece; vous déſobligeriez Mademoiſelle en la refuſant. (*bas à Iſabelle.*) Je meurs d'envie de vous parler en particulier.

ISABELLE *bas à Liſidor.*

J'allois vous propoſer la même choſe. Liſette, conduiſez la Niece de Monſieur à l'appartement qui lui eſt deſtiné.

LE CHEVALIER.

Vous permettrez auſſi, ma Tante, que j'aille prendre poſſeſſion du mien.

ISABELLE.

Oui, mon Neveu, Frontin va vous y conduire. (*à Frontin.*) C'eſt celui que ton maître occupoit il y a cinq ans.

FRONTIN.

Oh! je le connois, je le connois. Venez, Monſieur, je vous menerai bien.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Je n'ai pas peur de me méprendre en te ſuivant.

ISABELLE *au Chevalier.*

Nous vous rejoindrons dans un moment.

LE CHEVALIER.

Ne vous contraignez pas, ma Tante, je tâcherai de ne me point ennuyer.

SCENE X.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

OH ça, tout naturellement, entre nous, & ſans complaiſance, que penſez-vous de mon Neveu?

LISIDOR.

Sur ma foi, ſur mon honneur, c'eſt le plus aimable garçon qu'on puiſſe voir.

ISABELLE.

Vous me raviſſez; mais là, tout de bon, en êtes-vous content?

LISIDOR.

On ne peut l'être davantage. Et de ma Niece, qu'en penſez-vous? Parlez-moi ſincérement, comme ſi vous parliez à vous-même.

ISABELLE.

Je vous aſſure que je ſuis charmée de votre Niece. Elle eſt belle; elle eſt polie; elle a tout-à-fait bon air; & je lui crois bien de l'eſprit.

LISIDOR.

Elle en a comme un Ange. Plus vous la connoîtrez, plus vous l'aimerez. Du moins, voilà l'effet qu'elle a fait ſur moi.

ISABELLE.

Je n'en ſuis point ſurpriſe.

LISIDOR.

Je ne m'étonne point non plus que vous aimiez tant votre Neveu.

ISABELLE.

Le moyen de s'en défendre ?

LISIDOR.

On ne le peut pas. Ma foi, c'eſt pourtant une aimable choſe que la jeuneſſe !

ISABELLE.

Rien n'eſt plus touchant, je vous l'avoue. Cela vous divertit; cela vous amuſe.

LISIDOR.

Oui, cela vous ranime, cela vous fait renaître. Tenez, quand je vois ma Niece, il me ſemble que je n'ai que vingt ans.

ISABELLE.

Et moi, quand je vois mon Neveu, je ſuis auſſi folle que quand je m'amuſois avec une poupée.

LISIDOR.

Les pauvres enfans ! Ils méritent bien que nous leur donnions tous nos ſoins, toute notre attention, toute notre amitié.

ISABELLE.

Cela eſt vrai, au moins. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de mon Neveu.

LISIDOR.

Et moi, que de ma Niece. Pour bien faire, il faut que chacun de notre côté, nous leur aſſurions notre bien.

ISABELLE.

Nous ne pouvons rien faire de plus raiſonnable.

LISIDOR.

Rien de plus honnête.

ISABELLE.

Rien de plus généreux. Et quant à notre mariage....

LISIDOR.

Oh, notre mariage !.... Il viendra quand il pourra.

ISABELLE.

Je crois que le plus tard vaudra le mieux.

LISIDOR.

Ma foi, quand il ne viendroit point du tout.....

ISABELLE *en ſouriant.*

Ce ne ſeroit pas un grand malheur, n'eſt-ce pas? Qu'en dites-vous?

LISIDOR.

Un grand malheur!.... je ne ſçais.... ſi ce ne ſeroit même pas un bonheur pour nous.

ISABELLE.

Ecoutez... Cela pourroit bien être au moins. Les choſes changent de face, ſuivant les différens points de vue.

LISIDOR.

Sans doute. Il y a telle choſe qui paroît merveilleuſe dans un temps, & qui n'eſt rien moins que cela dans un autre.

ISABELLE.

Nous ne ſommes plus jeunes.

LISIDOR.

Ni plus guere aimables.

ISABELLE.

Nos feux ſont bien refroidis.

LISIDOR.

Notre paſſion tire à ſa fin, & le mariage acheveroit de l'éteindre.

ISABELLE.

De-là nous paſſerions à la froideur.

LISIDOR.

Et de la froideur à la haine, peut-être, que ſçait-on?

ISABELLE.

Cela ſeroit affreux. Cette idée-là me fait frémir.

LISIDOR.

Pourquoi donc nous rendre malheureux?

ISABELLE.

En effet, ne ſommes-nous pas encore maîtres?

LISIDOR.

Oui. Et ſi nous nous marions une fois, cela tiendra comme tous les diables. C'eſt une terrible choſe que le mariage!

ISABELLE.

Il m'épouvante, je l'avoue.

LISIDOR.

Eh bien, ne nous marions point.

ISABELLE.

Ce qui me fâche, c'eſt que nous avons des engagemens.

LISIDOR.

Bon, bon! Ne peut-on pas les rompre? On s'engage, on ſe dégage, on ſe rengage. Voilà le train du monde.

ISABELLE.

ISABELLE.

Et ce train-là eſt fort joli, fort amuſant. Si on ne changeoit pas quelquefois, la vie ſeroit inſupportable.

LISIDOR.

On ſe pendroit,.. Voici votre promeſſe, ſi je ne me trompe.

ISABELLE.

Oui, je la reconnois. Et je crois que voici la vôtre.

LISIDOR.

Juſtement. Eh bien, que ferons-nous de ces paperaſſes-là ?

ISABELLE.

Et mais... je ferai ce que vous voudrez.

LISIDOR.

Ce que vous voudrez vous. (*prêt à déchirer.*) Hem ?

ISABELLE *de même.*

Quoi ?

LISIDOR *commençant de déchirer.*

Voyez-vous ce que je veux faire ?

ISABELLE *de même.*

Très-bien. Voyez-vous auſſi ?

LISIDOR.

Courage !

ISABELLE.

Ferme !

LISIDOR.

Je déchire au moins.

ISABELLE.

Et moi auſſi.

LISIDOR.

Voilà qui eſt fait.

ISABELLE.

C'eſt une affaire finie.

LISIDOR.

Ouf ! me voilà bien ſoulagé.

ISABELLE.

Je me ſens légere comme une plume.

LISIDOR.

Or çà, vous comprenez bien pourtant qu'il faudra ſauver les apparences, & feindre que nous perſiſtons toujours.

ISABELLE.

Nous ferons courir le bruit que nous ſommes mariés; le croira qui voudra : peut-être y reviendrons-nous ; que ſçait-on ?

LISIDOR.

Il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. Sans adieu, ma bonne amie.

ISABELLE.

Juſqu'au revoir, mon bon ami; car nous n'avons plus d'autre engagement que l'amitié.

LISIDOR.

Non, vraiment; & en tout cas, vous pouvez prendre un autre mari que moi, ſi le cœur vous en dit.

ISABELLE.

Oh! je veux mourir fille.

LISIDOR.

Et moi, garcon; c'eſt une affaire réſolue. Or cà, adieu, ma chere amie: Tenez, je crois que je vous aime actuellement plus que je n'ai jamais fait de ma vie. (*Il ſort.*)

SCENE XI.

ISABELLE *ſeule.*

GRace à Dieu, me voilà libre; mais ce ne ſera pas pour long-temps, & je ſerai bientôt rengagée. Je nage dans la joie. Je ne me poſſede pas.

SCENE XII.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OH, oh! vous voilà de bonne humeur? Je crois que vous danſez?

ISABELLE.

J'en aurois bonne envie.

LISETTE.

Et d'où vous vient cette ſaillie joyeuſe?

ISABELLE *avec tranſport.*

Tout eſt caſſé, tout eſt briſé, tout eſt rompu. Quel bonheur! Je ſuis maîtreſſe de mes actions.

LISETTE.

Que de belles choſes vous allez faire!

ISABELLE.

Nous venons de nous expliquer Liſidor & moi. Nous avons

fait une exacte revue de nos ſentimens l'un pour l'autre ; & de la meilleure foi du monde, nous nous ſommes avoués que nous ne nous aimions plus.

LISETTE.

J'entends. Votre amour étoit ſi vieux & ſi caſſé, qu'il n'en pouvoit plus.

ISABELLE.

Oui, le pauvre amour étoit tout uſé, tout délabré.

LISETTE *appercevant les morceaux de papier.*

Je crois qu'en voici les pieces?

ISABELLE.

Tu dis vrai. C'eſt tout ce qui reſte de nos engagemens.

LISETTE.

Si bien que le Chevalier ne ſera plus votre Neveu? Vous allez l'épouſer publiquement?

ISABELLE.

Publiquement! Cela me donneroit un ridicule qui me feroit mourir de honte. Et puis, veux-tu que je te diſe? J'aime le myſtere ; il aſſaiſonne le plaiſir, & le rend plus durable.

LISETTE.

Vous penſez délicatement. Mais à propos, j'oubliois de vous dire que Monſieur Damon eſt dans l'anti-chambre, & qu'il demande à vous parler.

ISABELLE.

Cet homme-là eſt né pour m'importuner. Que me veut-il?

LISETTE.

Vous allez l'apprendre de lui-même. Le voici.

ISABELLE.

Retire-toi.

SCENE XIII.

DAMON, LISIDOR, ISABELLE.

LISIDOR *à Damon.*

OUi, mon cher Damon, vous êtes mon ancien ami; mais vous me forcez à vous dire encore, que la plus grande preuve que je deſire de votre amitié, c'eſt que vous ne vous mêliez plus de mes affaires.

DAMON.

Il y a des occaſions, mon cher Liſidor, où nous devons

nous faire un devoir eſſentiel de ſervir nos amis en dépit d'eux-mêmes ; & je veux vous convaincre aujourd'hui que perſonne ne s'occupe plus vivement que moi de ce qui vous intéreſſe, auſſi-bien que Mademoiſelle.

LISIDOR.

Je vous ai déjà dit que je vous en diſpenſe.

ISABELLE.

Et moi auſſi. Mais quel eſt le ſujet de ce beau compliment ?

LISIDOR.

Monſieur veut nous prouver qu'il nous aime, en nous preſſant de nous marier dès ce ſoir.

ISABELLE.

Ecoutez, mon cher Monſieur, vous me permettrez de vous dire une choſe en amie.

DAMON.

Quoi, Mademoiſelle ?

ISABELLE.

C'eſt qu'il y a vingt ans tout au moins que vous avez le talent de m'ennuyer.

DAMON.

Je vous ſuis obligé de la confidence. Je m'en doutois depuis long-temps.

ISABELLE.

Faites-moi donc la grace, une bonne fois, de prendre congé pour toujours.

DAMON.

C'eſt une grace que vous obtiendrez bientôt. Mais croyez-moi tous deux, exécutez tout au plutôt les anciennes promeſſes que vous vous êtes faites l'un à l'autre, & ne vous occupez que de cela.

LISIDOR.

Parbleu, nous avons bien d'autres affaires, ma foi !

DAMON.

Celle-ci eſt la plus preſſante.

LISIDOR.

La plus preſſante ? Oh ! Je vous réponds bien que non.

ISABELLE *à Damon.*

Nous ſçavons mieux que vous..... ce qui nous preſſe le plus.

DAMON.

En un mot, Mademoiſelle, & comme votre parent, & comme votre ami, je ne puis approuver que vous différiez davantage à remplir vos engagemens : tout le monde les connoît ; tout le monde eſt bien aſſuré que rien ne peut s'y oppoſer ; & tout le monde va vous tympaniſer, ſi vous balancez un inſtant.

LISIDOR.

Que tout le monde s'aille promener ! Nous ne dépendons que de nous-même ; & nous ferons ce qui nous conviendra le mieux, entendez-vous ?

DAMON.

Vous le prenez tous deux sur ce ton-là !

LISIDOR.

Oui, vraiment.

DAMON.

Oh bien, il faut donc que je vous serve malgré vous-même ; & j'ai un moyen infaillible de vous rendre tous deux raisonnables.

ISABELLE.

Raisonnables ! je vous en défie.

DAMON.

Vous m'en défiez ! Entrez, Monsieur Subtil.

SCENE XIV.

M. SUBTIL, LISIDOR, ISABELLE, DAMON.

LISIDOR.

QUi diable m'amene ici cet original-là ?

M. SUBTIL.

Mademoiselle & Messieurs, très-humble serviteur.

LISIDOR.

Eh bien, que voulez-vous, s'il vous plaît ?

M. SUBTIL.

Voilà un beau compliment que vous me faites, à moi, qui puis dire sans vanité, qu'il suffit de me connoître pour m'estimer, & que je suis connu de la plus noble, de la plus haute, de la plus sublime volée.

LISIDOR.

Je vois bien que vous êtes toujours le même.

M. SUBTIL.

Oui ; toujours gai, toujours vif, & toujours semillant.

LISIDOR.

Eh bien, Monsieur Semillant, pour quelle affaire venez-vous ici ?

M. SUBTIL.

Pour une affaire qui vous remettra de bonne humeur. J'apporte un contrat de mariage à signer. Où sont donc les futurs époux ?

ISABELLE

Que voulez-vous dire ?

M. SUBTIL.

On dit que le futur eſt un dégourdi, & que la future eſt belle & parfaite, au ſublime, au ſuprême.

LISIDOR.

Quel galimatias nous faites-vous ici ?

M. SUBTIL.

Galimatias, Monſieur ? Il n'y en eut jamais dans mes diſcours ni dans mes actes. Celui que j'apporte eſt dreſſé par moi-même ; & vous y ſentirez toute la clarté, toute la préciſion, & toute l'éloquence de l'étude : car moi, je ne ſçais ce que c'eſt que de verbiager, & j'ai le ſtyle coulant, ſublime, énergique.

LISIDOR.

Sçavez-vous, Monſieur Subtil, que ma patience eſt à bout ? Au fait. De quoi s'agit-il ?

M. SUBTIL.

Du contrat de mariage de M. le Chevalier de Boiſdouillet & de Mademoiſelle Angélique de Préfleury, (*à Damon.*) Ne m'avez-vous pas dit, Monſieur, qu'ils avoient établi céans leur domicile ?

DAMON.

Du moins quant à préſent.

M. SUBTIL *à Liſidor.*

Vous voyez que je ne viens pas à fauſſes enſeignes. Je ſuis circonſpect au parfait, au ſublime, au ſuprême degré.

LISIDOR.

Mon pauvre Monſieur Subtil, vous êtes fou au degré le plus haut, le plus parfait, le plus ſublime.

M. SUBTIL.

Eſt-ce être fou que d'apporter un contrat de mariage à ſigner ?

LISETTE.

Le contrat de qui ?

M. SUBTIL.

De ladite Demoiſelle Angélique, & dudit ſieur Chevalier.

LISIDOR.

Qui vous a dit qu'ils vouloient ſe marier ? Qui vous a chargé de faire leur contrat ?

M. SUBTIL *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

LISIDOR *à Damon.*

Vous !

DAMON.

Moi-même.

ISABELLE *à Damon.*

Et ſur quoi fondé, s'il vous plaît ?

DAMON.

Sur leur inclination mutuelle, ſur le deſir qu'ils ont de s'épouſer, & ſur les promeſſes qu'ils ſe ſont faites.

ISSBELLE.

Mon neveu ?

LISIDOR.

Ma niece ?

DAMON.

Oui, votre niece & votre neveu. Ils s'aiment paſſionnément ; ils m'en ont fait confidence ; & c'eſt moi qui les marie.

LISIDOR.

Je tombe des nues.

ISABELLE.

Je ſuis confondue.

SCENE XV.

LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M. GRIFFART, M. PATACLIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

OH, oh ! voici deux de mes confreres ! Bon jour, Monſieur Griffard. Serviteur, Monſieur Pataclin.

ISABELLE.

Que vois-je ?

LISIDOR.

Que veut dire ceci ?

M. SUBTIL.

Peut-on ſçavoir ce qui vous amene ici, Meſſieurs ?

M. GRIFFARD.

J'apporte le contrat de mariage entre Monſieur Liſidor & Mademoiſelle de Préfleury.

M. PATACLIN.

Et moi, celui de Mademoiſelle ci-préſente, & de Monſieur le Chevalier de Boiſdouillet.

LISIDOR *à Iſabelle.*

Comment, morbleu, vous épouſez votre neveu?

ISABELLE.

Pourquoi non? Vous épouſez bien votre niece.

LISIDOR.

Ah! je ſuis bien aiſe de ſçavoir vos petites manœuvres, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Et moi, de découvrir les vôtres, Monſieur.

M. SUBTIL.

C'eſt un coup fourré. L'aventure eſt plaiſante, au ſublime, au parfait.

LISIDOR *à M. Griffard.*

Et qui vous a dit d'apporter ici votre minute?

M. GRIFFARD *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

ISABELLE *à M. Pataclin.*

Et vous, qui eſt-ce qui vous a prié de venir ici?

M. PATACLIN *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

LISIDOR.

C'eſt Monſieur! toujours Monſieur! que le diable emporte Monſieur! Par où, je vous ſupplie, avez-vous découvert nos ſecrets.

DAMON.

Par vous-même. Ce neveu & cette niece que vous vous êtes préſentés l'un à l'autre, m'ont fait d'abord ſoupçonner vos intentions. J'ai dit à ces Meſſieurs, que je connoiſſois pour être vôs Notaires, que vous m'aviez mis dans votre confidence; ils m'ont cru, & m'ont initié dans vos myſteres. C'eſt moi qui les ai preſſés de venir ici, leur faiſant entendre que vous n'aviez plus de raiſons pour tenir vos mariages ſecrets.

ISABELLE.

Voici un beau tour que vous nous jouez là!

DAMON.

C'eſt un tour d'ami, puiſque je vous ſauve la plus grande extravagance que vous puiſſiez faire l'un & l'autre.

M. SUBTIL.

Ma foi, cela eſt vrai au ſublime.

DAMON.

Quand vous ſerez de ſang-froid, vous m'en remercierez. Croyez-moi, rentrez en vous-même. Le moindre éclat vous expoſe à la riſée publique. Prenez votre parti.

SCENE

SCENE XVI.

LISIDOR, ISABELLE, DAMON, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, M. GRIFFARD, M. SUBTIL, M. PATACLIN.

ISABELLE *au Chevalier.*

AH! te voilà, perfide!

LISIDOR *à Angélique.*

C'eſt donc vous, petite traîtreſſe?

LE CHEVALIER.

Ma tante... En vérité... je vous demande bien pardon.

ANGÉLIQUE.

Mon oncle... Je vous aſſure... que je ſuis confuſe...

ISABELLE.

Comment, j'aurai donné mes pierreries à ma rivale?

LISIDOR.

Et moi, mes actions à l'Amant de ma Maîtreſſe?

ANGÉLIQUE.

Cela n'eſt pas juſte. Tenez, Mademoiſelle, prenez votre écrain.

LECHEVALIER *à Liſidor.*

Monſieur, voilà vos actions.

LISIDOR.

S'ils ne ſont point fideles, ils ſont honnêtes gens du moins. Mais pourquoi nous avoir trompés? Pourquoi conſentiez-vous à nous épouſer?

DAMON.

Par néceſſité. Il ne ſuffit pas d'être jeune & aimable, il faut avoir de quoi vivre.

LISIDOR.

Et ſeront-ils plus riches étant mariés enſemble? qui eſt-ce qui fait votre fortune?

LE CHEVALIER & ANGÉLIQUE *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

LISIDOR.

Enfin, c'eſt Monſieur qui fait tout.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN, M. SUBTIL, M. JOUFFLU, DAMON, M. PATACLIN, M. GRIFFART.

M. SUBTIL.

AH! je crois que voici mon confrere, Monſieur Joufflu! Encore un Notaire? par ma foi c'eſt la journée des brancards.

LISIDOR.

Que diable nous veut encore celui-ci? Pour quelle affaire venez-vous céans, Monſieur Joufflu?

M. JOUFFLU.

Vous voyez les deux perſonnes qui m'ont prié d'y venir. Ils ne veulent pas ſe marier ſans la permiſſion de leurs Maîtres, & ſans les ſupplier de leur faire l'honneur de ſigner la minute de leur contrat.

LISIDOR.

Comment, Frontin & Liſette s'épouſent auſſi?

ISABELLE.

Et qui eſt-ce qui vous donne de quoi vous marier?

ISABELLE & FRONTIN *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

LISIDOR.

Encore Monſieur? (*A Damon.*) Parbleu, vous faites bien des affaires en peu de temps!

FRONTIN *à Damon.*

Monſieur, vous aurez la bonté de ſigner le premier; car c'eſt de vous que nous tenons tout le bien que nous mettons en communauté.

DAMON.

Et avec votre permiſſion, s'il vous plaît, combien eſt-ce que je vous donne?

M. JOUFFLU.

Il eſt ſtipulé que le ſieur Frontin apporte mille écus en mariage.

DAMON.

Mille écus!

FRONTIN.

Hélas! ce ne pas trop, & je ſuis modeſte.

M. JOUFFLU.

Et il reconnoît avoir reçu mille écus de la Demoiſelle Liſette.

DAMON.

Comment diable ! Mais vous taillez en plein drap.

LISETTE.

Comme l'étoffe eſt bonne, nous nous ſommes fait bonne meſure.

DAMON.

Je le vois bien. Mais je fais bon de tout, & je ſignerai.

M. SUBTIL *à Iſabelle & à Liſidor.*

Oh çà, Monſieur & Mademoiſelle, on dit vulgairement qu'il faut faire une fin. Voici la minute de votre contrat, que je garde depuis vingt-cinq ans ; elle eſt preſque auſſi uſée que vos amours. Voulez-vous que je vous parle au vrai, au ſincere, au naturel, ſans ambiguité, ſans circonlocution ? Vous n'avez rien de mieux à faire que de ſigner cette minute.

DAMON.

Toutes ſortes de raiſons vous y obligent. Vous vous êtes égarés l'un & l'autre ; rentrez dans le bon chemin, & priez ces Meſſieurs de garder le ſecret. Pour moi, je vous le promets ſur mon honneur, ſi vous ſuivez mon conſeil.

LISIDOR *à Iſabelle.*

Eh bien, qu'en dites-vous ?

ISABELLE.

Hélas ! tout ce que vous voudrez.

DAMON.

Vous n'avez rien à vous reprocher ; la faute eſt égale. Allons, une bonne réſolution.

LISIDOR.

Allons, voilà qui eſt fait.

ISABELLE.

Je me rends.

DAMON.

Ce n'eſt pas tout. Soyez généreux, je vous en donne l'exemple. Vous avez aimé ces jeunes gens-ci. Vous tenez les dons que vous leur avez faits, & qu'ils vous ont remis. Aurez-vous la dureté de les reprendre ?

ISABELLE *prenant les actions de Liſidor.*

Tenez, Chevalier, gardez cela pour vous ſouvenir de la tendre Iſabelle.

LE CHEVALIER *lui baiſant la main.*

Vous ſerez toujours ma chere tante.

LISIDOR *reprenant l'écrain d'Iſabelle.*

Voilà les pierreries, petite friponne, portez-les pour l'amour de moi.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon cher oncle, je vous le promets.

DAMON.

Allons ſigner les nouvelles & l'ancienne minute.

M. PATACLIN.

Mais, s'il vous plaît, que deviendront les nôtres

LISIDOR.

On vous en fait préſent.

M. GRIFFARD.

Et qui les payera ?

LISIDOR *montrant Damon.*

C'eſt Monſieur.

DAMON.

Volontiers. Plût au Ciel que j'euſſe aſſez de bien pour rendre tout le monde heureux & raiſonnable.

F I N.